This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

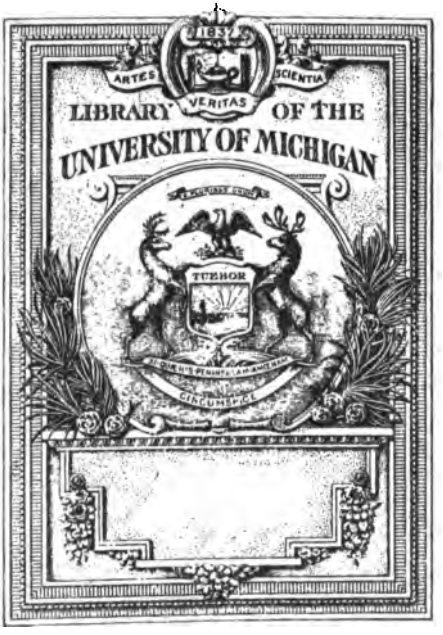
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
C774m

ROMAIN COOLUS

Le Marquis de Carabas

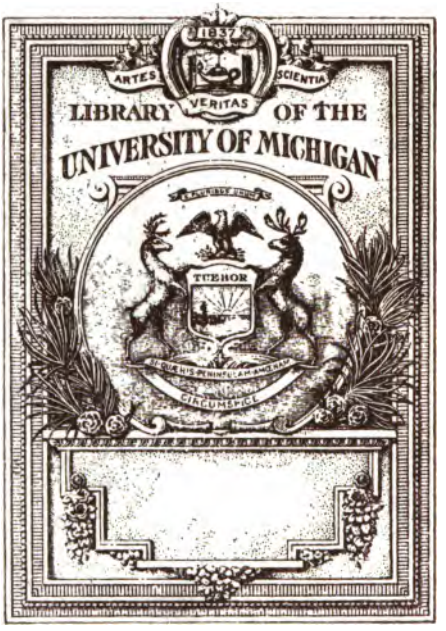
PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1900

LE MARQUIS DE CARABAS


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
C774m

ROMAIN COOLUS, 1865

Le Marquis de Carabas

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1900

LE MARQUIS DE CARABAS

DU MÊME AUTEUR

LE MÉNAGE BRÉSILE, pièce en un acte (épuisé).
RAPHAEL, pièce en trois actes.
L'ENFANT MALADE, pièce en quatre actes.
CŒURBLETTE, comédie en deux actes.

Pour paraître :

LYSIANE, pièce en quatre actes.
EXODES ET BALLADES.
EN CROIX, roman.

ROMAIN COOLUS

Le Marquis de Carabas

PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1900

Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, même les scandinaves.

DE CE VOLUME IL A ÉTÉ TIRÉ :

Six exemplaires sur hollande, numérotés à la presse de 1 à 6.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

March 3, 1923 E.A.

Le Marquis de Carabas

CONTE LYRIQUE-BOUFFE EN TROIS ACTES

G-1003

A Félix Fénéon
D'amitié je dédie
Cette bouffe comédie
Qui n'est pas pour l'Odéon.

R. C.

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE CARABAS.
LE CHAT BOTTÉ.
LE COMTE.
L'OGRE.
LE MAITRE-QUEUX.
LE ROI.
LE GRAND-SENÉCHAL.
LE GRAND-CHANCELIER.
LES QUATRE VALETS.
LE MOISSONNEUR.
LE FAUCHEUR.

SYLVIANE.
LA PETITE FILLE.

MOISSONNEURS, FAUCHEURS, GENS D'ARMES ET AUTRES COMPARSES.

PROLOGUE

Vous voudrez être indulgents,
Bonnes gens,
Pour le sieur patibulaire
Et digne de l'ergastule
Qui s'intitule
De Carabas.

Ce picaresque héros,
Mi-Barrabas,
Mi-Figaro,
Sort d'un conte populaire.
Un (pas monseigneur) Perrault
Nous fournit le canevas.

Or quand va le canevas
Tout va,
Sauf les affaires des Hovas,
Bien entendu.
Mais heureusement ces affaires,
Rendons-en grâce à Jéhovah!
Ne sont pas du
Tout notre affaire.

Donc sur ledit canevas,
Demoiselles, sieurs et dames,
Nous brodâmes,
Avec une fièvre rabique,
Le roman de ce marquis
Carabique,
Qui n'est guère qu'un marquis
De maquis.

Mais il sera duc et grand-duc
Si, ne l'estimant point caduc,
Vous gardez devers vous vos pommes,
Non moins les cuites que les crues,
Et ne travaillez que des paumes.
Oui, mais qu'elles soient férues
A se couvrir de verrues!

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Chez le Marquis de Carabas.

Une salle-galerie, ornée d'une tapisserie murale. Fenêtre haute à gauche, porte au fond, porte à droite.

SCÈNE I

LE COMTE, LE MARQUIS

LE MARQUIS

Oui, comte.
Ceci n'est point du tout un conte.
Ma verve ne va point raillant.
Je n'ai plus un maravédis
Vaillant.

LE COMTE

Eh ! L'avais-je pas prédit,
Quand vous alliez bataillant,
Braillant et vous débraillant
Et filles dépoitraillant
Parmi les borgnes taudis ?

LE MARQUIS

Le sourire de la campagne
Se dore de blés et houblons.
Moi, je ne luis plus d'un doublon
D'Espagne !
Ma bourse tristement pucelle
De nul or mâle n'étincelle.
Pas même un écu d'indigent
Argent
En mon insonore escarcelle !
De Paris à Montbéliard
Il n'est pire bougre en nul bouge.
Je fais honte même au liard
Rouge.
Ah ! le désolant tabac !
Le seigneur de Carabas
Est plus pauvre
Que le Mathieu le plus fesse
Du Hanovre
Ou de la Hesse.

LE COMTE

Je l'avais prédit.

LE MARQUIS

Feintise !
O l'efficace prophète

Qui galamment prophétise
Qu'il immine une sottise,
Lorsque la sottise est faite !

LE COMTE (*ironique*).

Ça ! quand daigna condescendre
Monseigneur l'exquis
— Que voici ! — marquis
A m'entendre ?
Quand je faisais ma Cassandre,
Qui rouait en jeune paon
Et jouait au chenapan ?
Qui, pourléchant ses babines,
Portant on ne peut plus beau,
Œilladait les maugrabines
Et taquinait son jabot
Tant qu'enfin le voilà bot
Et dans d'illustres débines ?

LE MARQUIS

Est-ce ma faute si mon zèle
Me domestique aux demoiselles
Oiseuses, oisives, oiselles
Et diversement pittoresques,
Bohémiennes
Ou mauresques ?

LE COMTE (*ironique*).

C'est probablement la mienne.

LE MARQUIS

Presque.

LE COMTE (*ironique*).

C'est vers moi que vous louchâtes,
Avec moi que vous couchâtes,
O félines
Et câlines
Et frêles petites chattes,
Et moi que vous écorchâtes
En suçottant des prâlines ?

LE MARQUIS

Soit ! c'est tel que je naquis.
S'y devait-on point attendre,
Etant désordonnément
Né marquis
Et tendre ?
Naît-on marquis impunément ?
Naît-on impunément Clitandre ?
Je souffre d'un tempérament,
Comme l'on n'en voit pas des tas,
D'Amant
Grand A.

J'ai du cœur à donner en dot
A toutes les filles de Loth.
Si je traîne l'infortune
La plus fâcheuse du monde
A mes trousses,
C'est qu'il persiste des brunes,
Sans préjudice des blondes
Ni des rousses.

LE COMTE

Tu fus un galant insolent.

LE MARQUIS

Je fus un galant... de talent.
Oui, je m'allais régalant
D'yeux que nulles escarboucles
Ne scintillent égalant.
Les spires blondes des boucles
Aux nuques dégringolant
Faisaient tout rossignolant
Ou, s'il te plaît, bulbulant
Mon pauvre cœur turbulent.
Près d'une fille ballant
Je me sentais en folie
Et l'esprit brinqueballant.
A quoi bon les homélies ?
C'était d'un fatal... fatal.

O l'écrin ornemental
De votre bijou dental,
Cydalises, et vous, Zélies !
Votre beau rire instrumental
Me valait un trouble mental
Dont je gardais mélancolie.
Pourquoi m'étiez-vous si jolies ?

LE COMTE

Quoi ! vous vous trouvez à court
De ducats et ducatons
Et vous faites votre cour
A des Margots et Cathons ?
Je veux croire que leurs mules
Mieux que toutes les papales
Autorisent vos formules
Principales.
Mais vous qu'elles pressurèrent,
Oubliez-vous que tantôt
Il vous faut des capitaux
A tout prix, fût-ce à un taux
Usuraire ?

LE MARQUIS

Eh ! prétends-je le contraire ?
Cent mille écus ou ducats
Illustreraient mieux mon cas

Ou m'en sauraient mieux distraire
Que les plus subtiles gloses.
Las! Plus les femmes sont formoses,
Plus mon crédit a d'ecchymoses.

LE COMTE

Tu discours d'or. Or c'est tout l'or
Qu'à deux nous détenions encor.

LE MARQUIS

Autrement dit, ni toi ni moi
Ne pouvons rien, ni moi pour toi
Ni toi pour moi ni l'un pour l'autre.
Eh bien, geignons vers Jésus,
Ou vers l'un de ses apôtres!
Parfois une patenôtre
Transforme un gueux en Crésus.
(*Se jetant à genoux*).
Ciel! fais cesser l'arbitraire,
Et nous deviens moins contraire!
Vers nos cœurs qui ne suppurent
Que des desseins
Purs
Délègue de tes azurs,
En ces minutes pénibles,
L'un quelconque de tes saints
Disponibles.

LE COMTE

Une prière pareille
Doit, accédant au saint lieu,
Nous valoir au moins l'oreille
De Dieu.

LE MARQUIS (*même jeu*).

Ciel, pour nous refleurir de joie,
Ainsi qu'un décor végétal
Fais que notre ramure ploie
Sous une flore de métal.

LE COMTE

La requête est peu modeste ;
Mais peut-il nuire à son succès
Qu'on en use avec cet excès
Lorsqu'elle est tout ce qui reste ?
Adieu marquis.

LE MARQUIS (*se relevant*).

De moi s'il ne te vient nouvelle,
Dis-toi : « Notre marquis a brûlé sa cervelle.
Fâcheux ! ce garçon-là n'était point déplaisant. »
Et borne-là ton éloquence.
Il n'aura rôti, ce faisant,
Que cervelle sans conséquence.

LE COMTE

Eh là ! je m'en verrais marri.

LE MARQUIS

Alors rassure-toi ; j'ai ri,
Ayant l'âme fatiguée
Et pour l'instant peu ravie
De la vie
Qui n'est pas histoire gaie.

LE COMTE, *à la fenêtre.*

Au moins sans une mie, ô gué !

LE MARQUIS

Qu'est-ce ?

LE COMTE

Il s'approche quelque chose.

LE MARQUIS

Un exempt ? ?

LE COMTE

Peuh ! avec du rose.

LE MARQUIS

Une femme ?

LE COMTE

Peut-être une fille !

LE MARQUIS

Tant pis !

LE COMTE

Tant pis ?

LE MARQUIS

Quoi ! je me terre et tapis
En ces murs où les tapis
Plus archaïques qu'Hérode
Seuls, radoteurs chenus, brodent
Des idylles d'émeraude !
Je suis sage, étant sans écus,
Et, très Achille sous la tente,
Veux bien paraître convaincu
Que rien ne surpasse l'attente !
Et voici qu'on vient et me tente !
Dans ce cas, gare
La bagarre !
Je redeviens turc et bulgare
Et gars que l'absence d'un sexe
Au beau sourire circonflexe
Rendait étrangement perplexe.
Vais-je décliner l'aventure
Et ne plus courre qu'en peinture
Des aventures de tenture ?
J'ai soif. Messire Satanas

Me fait don d'un ananas.
Sans le plus chétif remords
Tant pis ! j'y mords et remords.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monseigneur, on prétend vous voir.

LE MARQUIS

On prétend bien.

LE LAQUAIS

Mais...

LE MARQUIS (*sévèrement*)

Ce manoir
Est-il d'inhospitalité ?
A mon insu suis-je alité,
Le ventre obtus de cataplasmes
Capitonnant ma qualité ?
Ai-je le torse aigri d'un asthme
Pour que, bougon et dépité,
L'huis, rogue et chu dans le marasme,
S'ouvre avec moins d'aménité
A qui le fiert d'enthousiasme ?

Allez, sot laquais, et sachez
Que la demande m'est flatteuse
Et conséquemment dépêchez
D'introduire la visiteuse.

(*Le laquais sort*).

LE COMTE

Je me sauve. J'aurais regret d'être importun.

LE MARQUIS

Tu sauras d'où vient la donzelle,
Si c'était gente demoiselle
De Barcelonnette ou d'Autun
Ou péronnelle non moins gente
De Syracuse ou d'Agrigente.

(*Le comte sort.*)

SCÈNE III

SYLVIANE, LE MARQUIS

LE MARQUIS, *à part.*

Peste ! Elle me sera régente !
Unique ! admirable ! adorable !
Et, j'en frémis par tout le râble,
Probablement inexorable.
Fille éclatante, tu feras
De moi tout ce que tu voudras.
Oui, mais, voilà ! tu ne voudras
Rien me permettre
Et tu me mettras,
Sans m'y mettre,
Dans de jolis draps
Qui ne me seraient jolis
Qu'étant draps
De ton lit.

(*Haut.*)
Madame !

SYLVIANE

Demoiselle, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS

S'il me plaît ? Il me plait.
Comment ne plairait-il ? Avec ce teint de lait,
Ces rougeurs roses, ces roseurs rouges, ces nacres,
Cette démarche qui vous sacre
Sœur éternelle de Cypris,
Ces yeux sidéraux, ce pourpris
Où se dénonce une colère
Non franche de quelque mépris
Que j'attise et dont je m'épris,
Il ne peut, demoiselle, il ne peut que me plaire.
S'enquiert-on auprès d'un monsieur ensorcelé
S'il lui plaît ? — Il lui plaît, demoiselle, il lui plaît.

SYLVIANE

Ne serait-il pas temps qu'il vous plût de vous taire ?
Ne le pensez-vous point ?

LE MARQUIS

Je pense que je suis
Atteint d'extatique démence,
Que je me conduis en gueusard,
Et que je bénis le hasard,
— Ce jour, évidemment, grand maître —
Qui m'a permis de vous connaître.
Dispensez-moi votre clémence,

Et pardonnez-moi ma démence.
Mais qu'y puis-je ? Rien je n'y puis.

SYLVIANE

Vous êtes fou.

LE MARQUIS

Plus, archi-fou !
Fou
Comme on ne le saurait pis être,
Etant chrétien,
Fou comme on ne l'est qu'à Bicêtre,
Quand on l'est bien.
Mais qu'y puis-je ? Rien je n'y puis.
Est-on damnable d'être fou ?

SYLVIANE

Fou ! ce n'est rien, mais imbécile !...
(Elle fait mine de s'éloigner.)

LE MARQUIS

Ne partez pas, car je vous suis
Jusqu'à Catane,
Ville importante de Sicile ;
Plus loin, s'il faut, jusqu'à Corfou
A travers la Mer Tarentane,
Frêtant volubiles tartanes
Et caïques mahométanes ;

Et n'espérez pas que l'Asie
Décourage la frénésie
De qui perdit la tramontane.
Il ne se pourrait qu'enrayât
Ma poursuite l'Himalaya
Renforcé du Gaurisankar !
Car,
J'en ai honte et l'avoue quand même,
Dût se crêter votre vertu :
Je vous aime
Impromptu
D'un amour subversif,
D'autant plus excessif
Qu'impromptu.

SYLVIANE

C'est une étrange maladie
A quoi le trépas remédie,
Remède que je vous dédie !

LE MARQUIS

Ne vous moquez pas. Mon esprit
Très évidemment élabore
Des gentillesses dont le prix
Devrait être de l'ellébore.
Mais...

SYLVIANE, *ironique.*

Mais ce cœur vaut beaucoup mieux
Que les fadaises qu'il débite !

LE MARQUIS

Certe ! un réel respect l'habite.
Il est tout imbu de regret.
Devant le blâme de vos yeux,
Il se sait mal gré
De son insolence
Et voudrait souffrir
(N'en pouvant mourir)
Au moins en silence !

SYLVIANE

Eh ! ce sont là galants propos
Dans la manière précieuse.
Accompagnés par des pipeaux
Ils apporteraient le repos
A ces langueurs pernicieuses
Dont souffre une âme spécieuse.
Bien que fades dans votre bouche,
Il n'est certes pas impossible
Qu'à la longue leur douceur touche
Un cœur bucolique et sensible,

Un cœur sensible et bucolique
Qu'ils laisseraient mélancolique.
(*Elle s'éloigne.*)

LE MARQUIS

Vous partez ? Vous reverrai-je ?

SYLVIANE

Le sage doit dire : Que sais-je ?

LE MARQUIS

Mais moi, qui ne suis point saige,
Je dois donc dire : Jamais !
Et m'enquérir d'un licol,
Etant infiniment
Fol.

SYLVIANE

Ceci n'est point mon sentiment.
Moi, je reverrais, si j'aimais.
Mais que ce vous soit châtiment !
Je ne vous rechercherai mie,
N'étant point du tout votre amie,
(*Coquettement.*)
Ni cependant votre ennemie.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Pardon ! mais que me vouliez-vous ?

SYLVIANE

Vous voir.
J'ai le respect de mes caprices.
Le hasard, un hasard très noir,
Voulut que je prisse
Un chemin proche ce manoir.
J'y supposais accueil aimable
Et m'attendais à de l'honneur,
Mais non à trouver un seigneur
D'un amadou si inflammable.
Puissiez-vous à l'avenir
Garder plus d'indifférence.
Il ne faut pas tant hennir
Dès la première apparence.
Ceci soit dit sans satire.
Sur ce sermon je vous tire
Ma révérence.

LE MARQUIS

Votre nom,
Que mon loisir en régale
Mon amoureuse fringale !

SYLVIANE (*après avoir hésité*).

Mon Dieu, non !

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, SEUL

A prétendre que je l'aime
Il se peut que je blasphème
Et sois vaguement athée ;
Mais elle est très Galathée
Et j'eusse été Polyphème !
Parmi mon intime for
Qu'un fort brouillard anglais cerne
Dûment, en ce qui concerne
Cette fille je discerne
Qu'elle me revenait fort.
Si nos mutuels désirs
S'étaient montrés analogues,
Sans l'ombre de déplaisir
J'eusse goûté des loisirs
Façonnés en épilogue
D'églogue.

SCÈNE V

LE MARQUIS, QUATRE LAQUAIS

(Les laquais passent dans le fond. Tumulte.)

LE MARQUIS

Ça, mes pages
Et gens de mes équipages,
Que signifie ce tapage ?
Que tenez-vous là, marauds,
Qui faites tant les farauds ?

UN LAQUAIS

C'est un chat sans importance !

LE MARQUIS, *véhément.*

Vous avez dit : sans importance ! —
A supprimer votre pitance
Y aurait-il de l'importance ?
Qui me retient que d'importance
Je ne tance et ne potence
Votre incroyable jactance ?
Croates, boulgres, turcomans,

Je voudrais bien savoir comment
Il se pourrait qu'on empêchât
Un chat
D'avoir une importance extrême !
Vous mériteriez, toi le blême,
Toi le ventru comme un pacha,
Qu'âprement l'on vous écorchât
Pour ce blasphème
Et vous mieux convaincre qu'un chat
Est une chose liturgique,
Qu'il rôde un mystère en ses yeux
Magiques
Et qu'il était probe et logique
En des temps mieux religieux
Qu'on adorât
Et vénérât
Ce tombeur de l'espèce rat.
Sachez donc, âmes de verrats,
Vous tous, ô mes interloqués
Laquais,
Que je fais un cas plus vivace
De la pelure d'un matou
Que de tout
Votre cuir gras de lavasse.
Allez ! qu'on ne vous y reprenne
Plus,
Sinon j'étrenne

Jusqu'au callus
Au petit bonheur de mes forces
Vos écorniflables écorces.
D'abord libérez le matou,
Et, chez la proche boutiquière,
Qu'on lui quière
Du mou !

(*Les laquais sortent*).

SCÈNE VI

LE MARQUIS, SEUL

Et que les oreilles vous tintent,
O philosophes esquimaux,
Qui soutîntes
Que nos frères les animaux
Ne sont que de strictes machines !
Pour de tels grimoires, grimauds
Dont on s'esclaffe jusqu'en Chine,
On vous devrait férir l'échine
Râper le cuir, râcler les os
Et ravager de mille maux !
Mais en vain vous vous escrimâtes ;
Marmottes valent marmots
Et mieux que primats primates.

SCÈNE VII

LES QUATRE LAQUAIS, LE MARQUIS

LE MARQUIS

Que veulent encor ces faquins?

UN LAQUAIS

Monsieur le marquis, nous ne sommes
Ni des faquins ni des coquins,
Et l'on peut même, à notre aspect,
Voir que nous sommes
Assez semblables à des hommes,
Même à vous, sauf votre respect.

LE MARQUIS

Ils ont un farouche toupet.
Plaît-il?

LE LAQUAIS

Monseigneur, pour qu'on raille,
Qu'on appelle « crétins » et « culs »
Les Lucas
Et Jeannots de la valetaille,
Il sied d'abord qu'on leur baille

Les écus
Et ducats
Qu'on leur doit
Pour le loyer de leurs doigts.

UN AUTRE LAQUAIS

Nous déclinons un service
Qui ne nous vaut
Que sévices.

UN AUTRE

Très bien parlé ! Bravo !

PREMIER LAQUAIS

Nous voulons vivre hors misère
Et refusons que l'on nous serre
D'un dur cordon de chenevis
La vis.

(Révérences.)

LE MARQUIS (*suprême de calme*).

Je sais que vous, mes valets,
Me valez.
De cela je suis très sûr.
C'est l'axiome initial
D'un futur
Mouvement très social.

TROISIÈME LAQUAIS

Nous prenez-vous pour caniches,
Heureux d'être bafoués
Et qu'on fait rentrer du fouet
Aux niches ?

DEUXIÈME LAQUAIS

Nous sommes tous trop sanguins
Et trop combustibles têtes
Pour nous contenter d'un gain
D'épithètes.

PREMIER LAQUAIS

Eh ! tant pis !
Nous nous éclipsons tous quatre.
Vous verrez vous-même à battre
Vos tapis.

TROISIÈME LAQUAIS

Nous serions d'âmes nabotes
Et nous nous mépriserions
Si désormais nous cirions
Vos bottes.

LE MARQUIS

C'est bien. Faites vos bagages
Et dispersez le congrès.
Plus d'un d'entre vous, je gage,

Aura regret
De ce langage.

PREMIER LAQUAIS

Mais combien plus de ses gages,
Qu'il ne palpa
Pas !

LE MARQUIS

Soit ! Videz-moi le plancher
Et vous allez faire écorcher
Ensemble,
Jouvenceaux, barbons,
Où bon
Vous semble.

(*Ils sortent.*)

Mais tes gages seront des
Gages plutôt nominaux.

LE LAQUAIS

Pourvu que demain compense !
Je ne vous veux point, cher maître,
Aujourd'hui mettre
En dépense.

LE MARQUIS

Ça, me diras-tu pourquoi
Tu fais le large avec moi ?

LE LAQUAIS

Volontiers. Votre étoile fulgure
D'un éclat de fastueux augure.
Il sidère que vous serez roi.

LE MARQUIS

Tudieu ! foin de ma mansarde !
Sus au palais ! j'en figure
Sortablement la figure.
Conquérons à la hussarde
Notre royauté ligure
Ou sarde.
Mais pour l'instant c'est plutôt la famine.

LE LAQUAIS

Et même du malheur immine.

LE MARQUIS

Hein ?

LE LAQUAIS

Des gens de louche mine
De qui le teint d'albumine
De ci de là s'enlumine
De cinabre
Grouillent ainsi que vermine
Plus pouilleux, ords et macabres
Que Saint-Labre.
Ces gens d'allure sorcière
Déshonorent l'environ.
A voir leur face fessière
Et leur mufle aliboron,
Ça doit issir du giron
De notre gent policière.
Je flaire une souricière.

LE MARQUIS

Eh ! donnons de l'aviron.

LE LAQUAIS

C'est mon sentiment. Virons
D'abord

De bord.
Sous leurs fripes de larrons
Je subodore
De doux Pandores
Au pourchas de vos nobles trousses.
Ça sent le roussi, le roussin, la rousse!

LE MARQUIS

Amen!
Il convient que l'on rebrousse
Chemin
(Encor que l'on soit exempt
De pensers pusillanimes)
Lorsque l'on rencontre aux champs
Le corps falot des exempts,
Sachant
L'esprit vieillot qui l'anime.
Aussi, pour ne point déchoir
Ni choir
En leurs agrippeuses mains,
Je vais gagner un perchoir
Inaccessible
Et faire le possible humain
Et même un peu l'impossible.
Suppôts de maréchaussée,
Honneur à qui vous déçoit!
La politesse vous soit

Faussée !
Résignons d'abord la perruque.
Branle-haut, branle-bas !
Leur clique traque un Carabas ;
Oui, mais quand on le traque, il truque.

(Il change de perruque et se dispose à fuir.)

SCÈNE X

LE MARQUIS, LE CHAT BOTTÉ

LE CHAT

Un instant !

LE MARQUIS

Fût-ce crotté,
Oh !
Que je me plairais trotté !
Que me veut ce sieur botté
Haut ?

LE CHAT

Du bien !

LE MARQUIS

C'est là, pardieu, désir chrétien ;
Mais y fûtes-vous invité ?

LE CHAT

Peut-on savoir ce qui vous presse
A faire ainsi le diligent ?

LE MARQUIS

J'ai, monsieur, soucis urgents,
Sans compter une maîtresse
Dont le cœur est exigeant.
Serviteur.

LE CHAT

Huilez votre âme !
Que soient vos sens salubrés !
Je sais le cœur de la dame.
On s'imagine qu'il brame ;
Il brait.

LE MARQUIS

Vous errez. Je risque un drame.
Il n'est cœur aussi volcan.

LE CHAT

Eteint.

LE MARQUIS

Depuis quand ?

LE CHAT

Ce *quand*
Est piquant !
Vous vous avérez esclave
D'un cratère qui n'enclave

Et jamais ne dégorgea
Qu'une lave
Très parente de l'orgeat.

LE MARQUIS

Vous fûtes donc son amant?

LE CHAT

Que vous importe?

LE MARQUIS

Il m'importe,
Il m'importe énormément.
Votre mâchoire colporte
Un discours qui m'insupporte
Extraordinairement.
Si je filais, ce n'était pas,
Dussent s'écacher vos prunelles,
Pour des prunes ni des prunelles.

LE CHAT

Votre émoi semble touchant.
S'agirait-t-il de trépas
Ou quelque chose approchant?

LE MARQUIS

Admettons. Dans cette hypothèse
Qui n'est pas, vous en conviendrez,

Une foutaise,
Vous estimerez
Séant
Que je vous plante céans
Et vous nique
A la britannique.

LE CHAT *(le retenant)*.

Qu'il est sot de s'affoler !

LE MARQUIS

Plus sot de se désoler !
J'en parle sans amertume
Et ne montre point le poing ;
Mais je doute que j'accoutume
A devenir tôt posthume
Ce qui loge en ce pourpoint.

LE CHAT (*même jeu*).

Mais pourquoi caracoler ?

LE MARQUIS

Il est extrêmement notoire
Qu'il est simple de décoller.
Mais c'est une tout autre histoire
Quand il s'agit de recoller.
Or, il se peut que je sois fol,
Je tiens follement à mon col.

LE CHAT

Gorgez-vous donc de délices !
Quininez vos quartes fièvres !
Je fais virer de vos lèvres
Le calice.
Riez-vous de la police !
Fugace et preste marquis,
Gagnez en paix la coulisse
Ou, s'il vous plaît, la Galice
Ou, mieux encor, le maquis.

LE MARQUIS

Hein !

LE CHAT

Ces messieurs les argousins,
Gens de gosier volontiers sec,
M'étant quelque peu cousins,
Selon le rit, mettons grec,
Pour le moment ballebrinquent
Et très vraisemblablement trinquent.

LE MARQUIS

Avec ?

LE CHAT

L'or dont j'ai barbouillé leur bec.

LE MARQUIS

Monsieur, vous me sauvez la vie.

LE CHAT

Je le crains !

LE MARQUIS

Et pourquoi ?

LE CHAT

J'en avais envie !
Je rends la perle à son écrin
Et la cerise à l'eau-de-vie.

LE MARQUIS (*joyeusement*)

De savoir que mes vampirés
Sur opportuns tabourets
Au proxime cabaret
S'accroupirent
Et peut-être s'assoupirent,
Mon cœur s'évase et soupire.
(*Sur un ton très philosophique*).
Ça, que je vaudrais peu, virtuel !
Dites, goûtez-vous fort l'asphodèle,
Pâle fleur des lieux éventuels ?
Je ne m'intéresse qu'actuel.
(*Confidentiellement*).

Si ma mémoire est fidèle,
J'ai, là, sur la conscience
Un duel
Qui sans doute est un modèle
De science,
Non peut-être le modèle
Des tournois.
Je le crains un peu sournois.

LE CHAT

L'exploit vous mit en vedette.

LE MARQUIS

Voyante ! Ajoutez mes dettes,
Les jaloux, les bavardages,
De futiles circonstances
Qui me firent l'existence
Peccadillée,
En faudrait-il davantage
Pour qu'elle fût pendillée
Et se rythmât d'un cordage ?
Pour que ma chair fendillée,
Grapillée et mordillée,
Offrît au troisième étage
A des oiselets oisifs
Le dessert et le potage
Vifs ?

LE CHAT

J'en conviens ; il suffirait.

LE MARQUIS

Qui donc ne se méfierait ?
Or, si la vie ne tient guère
Au triste et marmiteux hère
Que je fais parmi mon ère,
Moi, quand l'argousin menace,
— C'est faiblesse assurément
Et signe d'âme vulgaire ! —
J'ai pour elle un sentiment
Merveilleusement tenace.
Et je découvre soudain
A ce vieux parc monotone
Le charme d'or d'un jardin
Que faux-monnaya l'automne,
L'automne, subtil orfèvre
Des pâlissantes délices
Par qui s'attarde aux calices
La rosée et l'eau aux lèvres.

LE CHAT

Vous tournez là métaphores
Que je renonce à percer,
M'évitant de dépenser
Un inutile phosphore.

LE MARQUIS

D'ailleurs à quoi bon comprendre?
C'est moi qu'ici je charmais. —
Mais
Finirez-vous par m'apprendre
Pourquoi, monsieur, vous me sauvâtes
Des cravates
Dont l'annulaire omnipotence
Nous fiance au bois des potences?

LE CHAT

Je vous l'ai dit: pour me distraire.

LE MARQUIS

Je n'avance point le contraire.
Mais encor?

LE CHAT

Vous eussiez fait piteux décor,
Voltant en marquis honoraire.
Eus-je tort?

LE MARQUIS

Certes, de m'avoir sauvé
Sans que je l'eusse approuvé.
C'est peut-être une faiblesse;
Mais mes divers préjugés

Exigent que, dans le vif,
Je vous blesse
D'un coup droit et décisif.

LE CHAT

Hé ! faut-il quérir le prêtre,
Homme de cœur explosif
Et plus saltant que salpêtre ?

LE MARQUIS

Oui, car ce n'est pas en paix
Que l'on paît
Quand Carabas envoie paître.

LE CHAT

Sachez donc que je veux être
Votre ami,
Un ami tel que parmi
Vos amis les plus amis
Il n'en soit de plus ami.
Je prétends que l'on me cite
Dans un mois
Jusqu'en le pays rémois
Pour ma tendresse tacite.
Je veux vous être Pylade.
Ça, donnez-moi l'accolade !
Je suis désormais des deux
Celui qui paie.

Parmi les demains hasardeux,
Soyons amis, comme cobayes.

LE MARQUIS

Estomirante amitié,
De qui mon âme est paonne !
Mais le désir me taonne
De connaître ma moitié.
De qui suis-je, étant l'ami,
La demi ?

LE CHAT

Puisqu'il faut, je me démasque
Tel un masque bergamasque.
Ça, devant que vous soyez chauve,
Je prétends que l'on vous envie ;
Car je vous dois d'avoir la vie
Sauve,
Etant tout bonnement le chat
De tournure un peu falote
Que votre bon cœur empêcha,
Mélancolique avatar,
De finir en gibelotte
Selon le mode tatar.

LE MARQUIS

Tu me paraîs bon sorcier.

LE CHAT

Et ficelle !
Je te veux faire princier
Et t'annexer ta pucelle.

LE MARQUIS

De joie, ô mon cœur, ruisselle !
Je suis quelque peu baba
Vraiment et pour cause.
Veillé-je ? suis-je au sabbat ?
Quel est le sot qui dauba
La métempsychose ?

LE CHAT

Va ! tant d'hommes sont des bêtes
Qu'il nous est facile, vois,
Des tristes bêtes
Que vous êtes
D'emprunter, avec la voix,
La tournure et l'apparence.
Toute d'apparence est la différence !
Le reste n'est que poésie !

LE MARQUIS (*courtois*).

Eh ! vous nous êtes des sosies
Très acceptables.

LE CHAT

Or il est de la chatte essence
D'avoir de la reconnaissance.
Sans toi j'emplirais les tables
De relents insupportables
Et je souffrirais la honte
De la sauce aux champignons.
On aurait des opinions
Sur mon comestible compte !

LE MARQUIS

C'est probable.

LE CHAT

Ton génie
M'épargna l'épouvantail
De ces tristes gémonies
Et l'infamante ironie,
Cerfeuil, persil, oignon, ail,
D'une épicée agonie.
Donc j'épouse ta fortune ;
J'adviens en fée opportune
Pour te mijoter un destin
Bon teint.
Je devais finir festin
Aromatisant de thym
L'atmosphère ;

Je préfère,
Doux Jésus,
De toi faire
Un Crésus,
Et plus riche
Que tous les potentats de l'impotente Autriche.
Suivez-moi, monseigneur marquis de Carabas.
(*Appelant.*)
Holà ! vous tous !
(*Entrent les laquais*).
Vous êtes tous là ? — (*Solennel.*)
Chapeau bas !

(*Les laquais s'inclinent profondément. — Ils sortent.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Un site champêtre. C'est la moisson. A droite et à gauche, faucheurs et moissonneurs aux champs. Deux routes aboutissent à la scène. Un bouquet d'arbres, dans le fond, cachant un ruisseau.

SCÈNE I

LE CHAT, LE FAUCHEUR

LE CHAT

Tu m'as compris ?

LE FAUCHEUR

Fort bien.

LE CHAT

Tu dois m'avoir compris
D'autant mieux que nous ne regardons pas au prix.

LE FAUCHEUR

Et quand recevrons-nous la paye ?

LE CHAT

Quand j'aurai fait de la monnaie.
L'Etat comprend mal son devoir ;
Dans tout canton en permanence
Ne devrions-nous pas avoir
Un petit hôtel des Finances ?

LE FAUCHEUR

Mais l'Etat, qui pourtant s'engraisse
De nous tous, de vous et de moi,
Son Pérou,
Monseigneur, se désintéresse
De ce qui n'est pas, peu ou prou,
Sa maîtresse !

LE CHAT

Malheureux ! tu médis du roi !

LE FAUCHEUR

Bah ! quand nous serons dans le trou,
Ecroués du bon écrou,
Qui de nous deux
Sera le gueux
Et qui de nous sera le roi ?

LE CHAT

Eh ! te presse-t-il d'être d'âme
Feue ?

Musèle ta langue, bédame !
Et siffle à tire-larigot
De la piquette rose ou bleue ;
Car ton discours sent le fagot
D'une lieue.

LE FAUCHEUR

Bah ! ce n'est pas grave débauche
Qu'une débauche de ragots.

LE CHAT (*concluant*).

Donc, tu diras à ceux qui fauchent...

LE FAUCHEUR, *continuant*.

« Que tous ces prés depuis là-bas
Jusqu'à la gauche
Sont au marquis de Carabas. »

LE CHAT

Voilà parler de bonne sorte !

LE FAUCHEUR

Entre nous, seigneur, que m'importe ?
Ces prés, ne m'appartenant pas,
Peuvent fort bien avoir pour maître
Votre marquis de Carabas,
Que je n'ai pas l'heur de connaître.
S'il vous plaisait que je les crusse

A d'autres, j'y mettrais du mien
Et les attribuerais fort bien
Au roi de Prusse.

LE CHAT

Tu parles langage loyal
Dont je goûte fort l'abandon
Et qu'on reconnaîtra d'un don
Royal.
Pour l'instant, pare aux imbéciles
De qui les sentiments fossiles
Et confus
S'en viendraient te démentir,
Faisant refus
De travestir
Cette chose pourtant flottante
Qu'on appelle la Vérité.
Celui dont la voix hésitante,
De rétive docilité,
Soutiendra mou que cette terre
A pour unique et pour exquis
Propriétaire
Notre marquis,
Celui-là nous le paiera cher
Et saura nos sévérités.
Je vous le dis en vérité :
Il sera mis nu,

Puis haché menu
Comme chair
A pâté.

LE FAUCHEUR

Si quelqu'un en veut tâter,
François, Gros-René, Jean, Etienne,
Qu'il y vienne !

LE CHAT

Notre âme sans doute est chrétienne.
Mais nous répugnons aux moyens
Mitoyens ;
Car nous sommes gens de noblesse,
Et nous laisser apitoyer
Nous semblerait une faiblesse.
(*Cris dans la foule.*)
Oh ! Grand-Pierre va se noyer !

LE CHAT

Entends tes copains aboyer.
De quelle sorte m'attristai-je ?
Vis-tu mes traits se rudoyer ?
Pour ce qu'un manant s'asphyxie
Faut-il en hétérodoxie
Transformer mon orthodoxie ?
Non, nous sommes gens de cortège

Nantis du mépris permanent
Du manant.
Donc...

LE FAUCHEUR

Oh ! je suis très convaincu.
Ces arguments ne sont pas mols
Ni moi fol.

LE CHAT

A défaut de sonnants écus,
Prends toujours ces parisis sols,
En avance
Sur les revenus de ce sol
Qui sera notre chevance.
Troque-les contre un vin de Jouvence.

LE FAUCHEUR

Je cours en déguster un setier.

LE CHAT (*à part*).

Nous faisons là fichu métier.
Mais quoi ! serons-nous dans l'histoire ?
Limitons donc l'humaine gloire
A choquer brocs contre setiers.
(*Au faucheur*)
Va-t'en donc travailler, mon brave.
A ce que ton nez soit vanté

Pour sa splendeur de betterave.
Fais truculer à ma santé
Cet appendice aimable et grave
Et transmue en pur vermillon
Le vert de gris de ce billon.
(*Significatif.*)
... Menu comme chair à pâté.

LE FAUCHEUR, *à part.*

Ce beau seigneur plein de fringance
Nous montrerait moins d'arrogance
Si nous avions, nous qui fauchons
Et retournons la dure glèbe,
La volonté d'être une plèbe
Et non un troupeau de cochons.
Alors il rentrerait sa crète
Au mitan de sa collerette
Et parlerait d'un autre ton.
Mais pour le moment il nous traite
Ainsi que nous le méritons.

SCÈNE II

LE CHAT, SEUL.

Suis-je un chat assez pratique ?
Ne fais-je point un nouvel
Dans la chose politique
Machiavel ?
Au lieu de vieillir dans l'âtre
Du mas
En fainéant vivipare,
Je fais d'excellent théâtre,
Selon les vœux de Dumas :
Je prépare, je prépare !

(Il appelle un moissonneur.)

SCÈNE III

LE CHAT, LE MOISSONNEUR

LE CHAT

Que fais-tu, l'ami ?

LE MOISSONNEUR

Je moissonne.

LE CHAT, *ironique.*

Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru !
Et tu travaillais droit et dru
En exacte et probe personne.
Car voici que sur ton front
Il germe
De la rosée tout en rond
Prouvant que tu trimais ferme.
(*Le moissonneur s'essuie.*)
Là ! Ce n'est pas un affront.
La sueur honore un derme.
(*Lui donnant deux sols.*)
Pour te rafraîchir.

LE MOISSONNEUR

Grand merci !

LE CHAT, *bourru.*

Maintenant, écoute ceci.
Comme il sied peu que je rabâche,
Tâche
De tendre un tympan attentif.
Voici : tu seras roué vif,
Mis en public sur une claie,
Ecartelé,
Démantelé,
Le corps écarlaté de plaies
Et les bras rognés en moignons,
Plus vineux que mûres aux haies,
Si toi ou l'un quelconque de tes compagnons
Osez prétendre
Que ces blés n'appartiennent pas
Jusqu'au plus lointain là-bas
Au marquis de Carabas.
Crois-m'en ; je n'ai point l'âme tendre.
Au contraire, alcools et tabacs
A qui ne fera point le drôle
Et saura comprendre son rôle,
Sans détriment
D'un complément
De divers écus parisis

Où saillit le gouvernement
Sous l'aspect d'un profil charmant.

LE MOISSONNEUR

C'est tout choisi.

LE CHAT

Tu m'as compris ?

LE MOISSONNEUR

Oui, seigneur.

LE CHAT

Maintenant, souris.
Car, mon ami, pour qu'on te croie
Lorsque tu dis ce qui n'est pas,
Il est bon d'avoir l'air en joie,
Que lucidement l'on voie
Que le sieur Carabas
Est ou du moins s'il n'est pas
Pourrait être
Ton maître.
Souris mieux. Tu souris aigre.
Maintenant, comme le nègre,
Continuez
A vous bien exténuer
En trimant comme des nègres.
Moissonnez, le dos joyeux

Et la clavicule allègre.
Car sur vous l'on a les yeux,
Les narines et l'oreille :
En un mot l'on vous surveille.

LE MOISSONNEUR, *s'en allant.*

Quand on me donne des ordres
Sur ce petit ton fendant
Il me prend envie de mordre :
Mais on m'a limé les dents.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

LE CHAT, *seul.*

Félins malins, matois matous
Fourrés de pelisses épaisses,
N'honoré-je point l'espèce ?
Désormais le Tout-Toutou
Ne peut nous être adversaire.
Au regard des gens sincères,
Ici bats-je point le record
Du corps
Des fidèles serviteurs ?
Messieurs les chiens, serviteur !

SCÈNE V

LE CHAT, LE MARQUIS

LE MARQUIS

Je te cherchais.

LE CHAT

Chut ! Pas de pataquès !

LE MARQUIS

Mais encore que fais-tu là ? qu'est-ce ?

LE CHAT

Mon ami, je sauve la caisse

LE MARQUIS

Je saisis mal.

LE CHAT

Tu saisiras,
Vieux,
Mieux,
Lorsque tu réfléchiras.

LE MARQUIS

Que médites-tu?

LE CHAT

Ta fortune!

LE MARQUIS

Le ciel t'entende! Qu'opportune
Serait la susdite fortune!
Il n'est de Paris à Béthune
Miséreux plus pouilleux que moi.

LE CHAT

Si ce n'est moi.
Or pour l'instant j'attends le Roi.

LE MARQUIS

Le Roi?

LE CHAT

Tout roi qu'il est, lui-même.
Je suis ainsi. J'entends qu'il m'aime
Un peu, mais vous par contre-coup
Beaucoup.

LE MARQUIS

Eh! n'est-ce point un casse-cou
Trouble

Où tu compromets notre cou
Double?

LE CHAT

Il éclatera que vous vous trompâtes.
Ce n'est point encor l'heure de la tombe;
Et d'ailleurs un chat qui tombe
Tombe toujours sur ses pattes.

LE MARQUIS

Tes discours homéopathes
Ont le don de couper net
Parmi mon sang globulaire
Ma fièvre patibulaire.

LE CHAT

S'il vous plaît, trève aux sornettes! —
Le sire a l'âme malade,
Mettons que ce soit d'amour.

LE MARQUIS

Aussi chaque jour
En ces alentours
Vient-il faire un tour
De ballade.

LE CHAT

De là, de ci,

Couça-couci,
Afin d'endormir son souci.
C'est un naïf
Qui sans doute a trop lu Baïf
Et croit encor à la campagne.
Sa noble fille l'accompagne
Qu'empompent de pompeux atours ;
Car un pagne
Serait peut-être insuffisant.

LE MARQUIS

Nous faisons le mauvais plaisant.

LE CHAT

Et vous, seigneur, le suffisant !
Mais n'est-il pas séant qu'on rie ?
Chacun plaisante comme il peut
Et pour ma part j'en connais peu
Qui dans leurs boutades marient
L'attique et la gauloiserie !

LE MARQUIS

Pardon ! ta maîtrise à ce jeu
Passe Benserade et Voiture.

LE CHAT, *reprenant.*

Je veux donc que cette aventure
Vous vaille

Plus clair butin qu'une bataille :
J'entends habit neuf et voiture.

LE MARQUIS

J'ai l'esprit à la tablature
Et, cher ami, ne te suis point.

LE CHAT

Voici ! quand je vois ce pourpoint
Que met l'usure à la torture
Et ces bottes dont la pointure
Irréfutablement vous point,
Devant cette innomable loque
Qu'est le marquis de Carabas
Je pose toute morgue bas
Et ma tendresse s'interloque.
La fleur est veuve du pistil.
Le vernis délicat s'écaille.
Dites-moi : sied-il ainsi qu'aille
Un esprit divers et subtil
Sous ce piètre habit de coutil
Qui ferait honte à la racaille ?

LE MARQUIS

Hein !

LE CHAT

Je débonde mon courroux !

On vous croirait de la crapule,
Mûre pour les plus stricts verroux.
Il est honteux, entendez-vous,
Qu'un cœur noble, en lequel opule
Un riche manque de scrupules,
Attise des vœux aussi mous.
Et qui donc, je vous prie, stipule
Que l'on voie issir vos genoux ?
Ce col exige-t-il des poux ?
Sied-il qu'en ce jabot copulent
Divers parasites époux ?
Que de vous n'êtes-vous jaloux !
Tenez ! la migraine me luxe,
Si devant un surpris miroir
Vous ne vous pavanez ce soir
Argenté d'un habit de luxe !

LE MARQUIS

C'est très joli, presque bien,
Tout ce que là tu dégoises.
Mais pourquoi me chercher ces noises ?
Il ne nous défaut qu'un moyen.

LE CHAT

J'en tiens un, aussi vrai que je suis le doyen
Des chats invraisemblables.

LE MARQUIS

Euh !

LE CHAT

Vous allez voir si je hable.
Tout à l'heure, le Roi va passer. Noyez-vous.

LE MARQUIS

S'il te plaît ?

LE CHAT

Il me plaît qu'on vous voie
Dans l'eau, buvant de nobles coups.
L'endroit est à souhait, il y fait frais et doux
Et très plausible qu'on s'y noie.
Tout à l'heure je fus en joie :
Un rustre y disparaissait tout.

LE MARQUIS

Ainsi tu veux que je me noie ?

LE CHAT

Eh ! noyez-vous le moins possible,
Juste ce qu'il faut pour toucher
Le cœur de ce roi sensible
Et vers vous faire loucher,
Plaintivement évolutives,
Ses Prunelles Exécutives.
S'il allait jusqu'à se moucher

Et devant votre lotion
Dégorger de l'émotion,
Que je sois le pire prophète
Si votre fortune n'est faite.

LE MARQUIS

Mais je risque une fluxion !

LE CHAT

Fi donc ! que vous voici revêche !
Vous vous trempez, l'on vous repêche,
On vous dorlote, l'on vous sèche
Et c'en est fini de la dèche.

LE MARQUIS

Oui dà, que voilà donc des propos engageants !
Chat, chat astucieux dont l'âme m'est amie,
Qu'il est mal de t'offrir ma physionomie !
Est-il chrétien moquer les gens
Indigents
Vêtus de quelle camelote,
De qui les volatils argents
Ont pris l'habitude falote
De n'habiter point les culottes ?
Saprelote !
Je serai bien quinaud quand j'aurai barbotté.

LE CHAT, *sévère.*

De quel droit doutez-vous, monsieur, du chat [botté ?
Quand vous a-t-il trahi ? quand vous fit-il béjaune
Et quand par lui rîtes-vous jaune?
Au mitan de quel embarras
Laissa-t-il englué le sieur de Carabas?
Le mot m'est dur, et l'âme est scélérate
Qui s'avère à ce point ingrate !

LE MARQUIS

Pardonne, chat loyal, cœur de cristal limpide!
Ça, que l'on me jette aux rebuts !
Je suis tout simplement stupide
Et, pour mes débuts, fais abus
Du droit qu'on a d'être insipide.
Je mérite que le scorbut
Me dépêche vers Belzébuth
Pour t'avoir offensé, cher chat,
Dont il serait fou qu'on cherchât
Le pareil de Senlis à Tarbes.
Pardon!

LE CHAT, *conciliant.*

C'est bon ! tire mes barbes.
Nous voici réconciliés
Et liés

D'une si fervente tendresse
Que nous partagerions, n'est-ce pas, nos maîtresses
Si les chattemites nos dames
Connaissaient les humeurs traîtresses
De vos dames
Les femmes.

LE MARQUIS

Douceur des conjugaux ronrons !

LE CHAT

Je crois que nous nous égarons. —
Donc tu te baignes : le Roi passe.
Je bouleverse tout l'espace :
« Il trépasse !
Au secours ! » « Qui ? »
« De Carabas le marquis ! »
On se grouille et trotte ;
On t'extrait et frotte
L'épiderme,
Tant qu'il en devient carotte.
Cependant je chauffe ferme
Le Roi.
« Sire admirable, oyez-moi
Dis-je.
Notre guigne tient du prodige.
On vient de prendre à mon bon maître

Son pourpoint, comme il se baignait
Sous ce hêtre.
Or, ce pourpoint-là saignait
De prestigieuses gemmes. »
Vous souriez?

LE MARQUIS

Je souris
A flairer le stratagème.

LE CHAT

Le roi me connaît et même
M'aime
Pour certains dons de perdrix
Qu'innocemment je lui fis
Le voici blême
Et quasi crème.
« Diantre! un seigneur de ce prix!
Souffrirai-je qu'il pâtisse?
Ça, messieurs! qu'on l'investisse
De velours et de pourpris!
Il m'ennuierait que la brume
Le vexât, même d'un rhume. »

LE MARQUIS, *continuant.*

Là, tout en me rebellant,
C'est l'habit d'un chambellan,

Où tant d'or se lève en bosse,
Que mon marquisat endosse.

LE CHAT

Puis vous montez, étincelant,
Dans le monarchique carosse...

LE MARQUIS (*continuant*).

Où la princesse — fleur et tige —
Sous l'effluve de mon prestige
Subit un décisif vertige.

LE CHAT (*concluant*).

C'est à brève échéance en le délai légal,
Pour peu, monseigneur. qu'il vous plaise,
Un dénouement très conjugal...
Et vous irez au petit bois cueillir la fraise.

LE MARQUIS (*lyrique*).

J'en ai toute la chair qui braise !
Chat merveilleux, chat resplendissant, chat divin,
Par quoi donc ai-je pu mériter que s'en vint
Vers mon castel, où les ennuis pendaient en grappe,
Ton dévouement plus munificent qu'un satrape?
Je vénère à l'égal de la mule du pape
Cette botte qu'un vœu de fée auréola,
Et je la cirerais de baisers.

LE CHAT

Tout doux là!
M'allez-vous honorer d'un pas de bamboula ?
Attendez que le vin s'évade du vinaigre
Et nous, monseigneur, de la pègre.
Or quand vous serez de céans
Le maître jusqu'aux océans
Je serai d'yeux béat et de lippes béant
Si votre humeur ne me devient pas cannibale,
Et si vous n'accrochez à quelque lumignon,
L'ayant gardé de la cabale,
Le vieux chat qui vous fut féal et compagnon.
Si votre bras plus efficace qu'un moignon
Sauve des gourdins et des triques
Sa peau que guettent les machines électriques,
Vous serez honoré parmi les excentriques.

LE MARQUIS

Ah! cette fois c'est toi qui m'es sévère !

LE CHAT, *vivement.*

Bon !
Dépouillez-vous, j'entends l'escorte du barbon.
Immergez toute votre peau, que je glapisse.
Le moment me paraît propice.

LE MARQUIS, *disparaissant derrière les arbres.*

Mes divers membres sont pantois
Parmi les joncs.

LE CHAT

Ça! que le lapin se clapisse!

LE MARQUIS

Vas-y, mon gros, tu peux gueuler comme un putois.

LE CHAT (*criant*).

Au secours! au secours!
Sauvez! sauvez les jours
De l'illustre, ah! qu'illustre
Marquis de Carabas
Qui fonce et coule bas
Dans un endroit lacustre!

SCÈNE VI

LE CHAT, LE ROI, SYLVIANE, LE CHANCELIER, LE SÉNÉCHAL

LE ROI, *accourant.*

Se peut-il ?

LE CHAT

Il se peut. On souffre lorsqu'on songe
— Imaginez le tableau ! —
Qu'en l'instant il prend de l'eau
Comme ferait une éponge.
Or, plus il boit, plus il s'alourdit et plus plonge.

LE ROI

Triste !

SYLVIANE, *avec inquiétude.*

Le vrai marquis de Carabas ?
(*On entend crier*).

LE CHAT

Oyez !

SYLVIANE

J'en suis toute faillante.

LE ROI. *aux piqueurs.*

Ah ! mes amis ! Soyez
Héroïques ; après, nous boirons des soyers
Au champagne.
Mieux encore, je crée un ordre des Noyés
De campagne !
Celui qui sauvera ce loyal gentilhomme,
Aussi vrai que je suis Roi-Soleil, je le nomme...
Chancelier, dites-moi, que le puis-je nommer ?

LE CHANCELIER

Permettez que je caracole,
Sire, et que j'aille m'informer
Auprès du chef du Protocole.

LE ROI

Ah ! que ce Protocole a don de m'assommer !
Pendant tout ce temps-là le marquis peut pâmer.
Il le doit, s'il est logique.
Et, quels que soient nos regrets,
Pour être d'accord avec les progrès
De la science physiologique !
Enfin, soit ! puisqu'encor nous sommes à l'école
Et que le Protocole est notre barbacole,
Chancelier, allez consulter le Protocole.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS LE CHANCELIER

LE ROI

Qu'advient-il du marquis ? S'est-il bien ébroué ?
Surnagea-t-il ?

LE CHAT

Il surnagea.

LE ROI

Dieu soit loué !

LE CHAT

Monsieur Dieu a bonne vue
Et répare sa bévue.

SYLVIANE

Ça, comme le cœur me remue !
(*à part.*)
En restera-t-il enroué ?
Vit-on princesse plus émue ?

LE CHAT (*à part*).

Le tour et le vieux roi,
Ma foi,
Ne sont pas mal joués.
J'en ai le cœur tout nejoué.

SYLVIANE

Ton maître a-t-il du mal ?

LE CHAT

Eh ! je n'y connais goutte.
Je crains pourtant qu'il ne s'envoûte.

SYLVIANE

Non, du mal, du vrai mal ?

LE CHAT, *faisant un geste et montrant son cœur*.

Et du meilleur sans doute !
Il, tout le long de la route,
Geignait
Et, pendant qu'il se baignait,
Plaignait
De ne se pouvoir apaiser
Les sens par le furtif baiser
De la rivière qui glougloute.

SYLVIANE

Ah ! je fus bien coupable à vouloir biaiser !

LE CHAT, *à part.*

Oui, ma Louloute.

LE ROI

Qui donc l'a repêché ?

LE CHAT

Soi-même. Je déclare
Qu'il s'est sauvé tout seul, aidé de son dieu lare,
Car tout, jusqu'à ces bois où le ciel fait risette,
Blés, champs, prés, clos, plants,
Rataplan,
Sont sa chevance.

LE ROI

Mazette!
Ça n'est pas dans une musette!

LE CHAT

Eh! ni dans un sac à marrons!
(*à part.*)
Je crois que nous démarrons.

LE ROI (*à part*).

Ouais! Parmi mon crâne ovoïde,
Un souci vexe ma pie-mère
Et même mon arachnoïde.
Si tout ceci n'est point chimère

La puissance de ce marquis, quoique vassale,
Nous devient une inquiétante succursale
Qui pourrait bien, et la pensée en est amère,
Déboulonner la maison-mère.

(*Au chat.*)

Donc il s'est sauvé seul ?

LE CHAT

Oui.

LE ROI (*à sa suite*).

Messieurs, le fait est inouï !
Vous vous conduisîtes en vaches !
Ah ! je vous plains et replains,
Messeigneurs des ventres pleins !
Il vous poindra que je vous sache
Lâches,
Vous tous qui cherchez des tremplins
Pour sauter, malgré les dits ventres,
Jusqu'aux ministériels antres !
Eh quoi ? vous eûtes peur de mouiller vos rubans !
Gens de cour, gros bonnets, piliers d'Etat, forbans !
Gent avocate et basochienne,
Je vous garde un chien de ma chienne.

(*A la cantonade.*)

Et toi, parais, noble marquis !
Ton aventure et leur piètre cœur m'ont conquis.

LE CHAT

Hélas ! pour le moment notre marquis ruisselle
Du dos, du rein et de l'aisselle,
Egouttant comme une vaisselle.

LE ROI

Pour n'être point encor venu,
Il n'est donc point encor séché ?

LE CHAT

Il est en état de péché,
Paradisterrestrement nu.

LE ROI

Hâte-toi. Je n'aurai de cesse
Qu'il n'ait embrassé mes genoux.

LE CHAT

Il ne peut venir devant vous,
Moins encor devant la princesse.

SYLVIANE

Craint-il que je ne jérémie
Et m'émeuve d'un grand courroux
Contre sa maladresse ?

LE CHAT

Mie.
Mais il aurait paru plus tôt

S'il eût dans les plis d'un manteau
Pu celer son anatomie
Et paraître
En un apparat moins traître
Qu'une stricte académie.
(*Il éclate en pleurs.*)

LE ROI

Pourquoi cet afflux de douleur ?

SYLVIANE, *vivement.*

Je te dois une souleur.

LE CHAT

Eh ! tant pis si je m'anémie
A force de juter des pleurs
Par tous les pores !
Nos invraisemblables malheurs
Se multiplient en madrépores.

SYLVIANE

Eh ! monsieur, refrenez ces pleurs.
Ignorez-vous qu'ils me sont graves ?

LE CHAT

A moi, que plus griefs encor !
Mon maître avait une rhingrave
Avec un brillant justaucorps.

Cependant qu'il aboyait
Et malement se noyait,
Sire, on dégarderoba
Le marquis de Carabas,

LE ROI

Caramba !

LE CHAT

D'habiles, trop habiles gens
Qui, pour n'être pas ducs et pairs,
N'en étaient pas moins experts
S'en vinrent par ces prairies
Voler ses frusques fleuries
D'argent et de pierreries !
Ils nous l'ont laissé tout nu,
Plus nu qu'il n'est imaginable,
Si nu, sire, qu'il n'éternue
Aussi nu marquis sous la nue.

LE ROI

Ne prends pas cet air minable.
Suis-je point à point venu ?
(*Au Sénéchal.*)
Çà, grand Sénéchal, qu'on le vête
De l'habit à crevés crevette
Du sous-chef de ma garde helvète !
(*Le Sénéchal sort.*)

(*Au chat.*)

Je fais ici ce que je peux.
C'est d'un pompeux pas très pompeux ;
Même je ne jurerais point
Que le dit crevette pourpoint
N'est pas quelque peu sirupeux !
(*Levant les bras au ciel.*)
Car cette élite suissesse,
D'une bravoure avérée,
A beau s'imbiber sans cesse ;
Elle est toujours altérée.
Mais à la Cour il connaîtra d'autres dorures
Et je l'étoufferai dessous les chamarrures.

SYLVIANE

Le marquis aura du succès.

LE ROI

Etonnamment !

SYLVIANE

Il sera premier Grand-Seigneur.

LE CHAT, *à part.*

Et ton amant !

SYLVIANE

Que ne le nommez-vous connétable, mon père ?

LE ROI

Eh ! ma fille, il messied que ton père obtempère.
Un père politique appartient à l'Etat
Et tâche que l'Etat prospère.
Mais je n'oublierai point que je suis potentat.
Ton marquis sera connétable
S'il me paraît dans cet office confortable.
(*A part.*)
Eh ! montrons qu'on a de la pogne
Quoi ! déjà la petite en pince ?
Mince !
Elle va vite en besogne.
(*S'approchant du clan des moissonneurs.*)
Ça, mes enfants, pour qui moissonnez-vous ?

UN MOISSONNEUR

Pour qui ?
Pour le marquis de Carabas !

LE ROI, *épaté.*

Pour le marquis !
(*Allant aux faucheurs.*)
Et vous, mes fils, pour qui fauchez-vous là ?

LES FAUCHEURS

Pour qui ?
Pour le marquis de Carabas !

LE ROI, *médusé.*

Pour le marquis !
Par le Dieu de la Cannebière,
Ceci n'est point petite bière !
Ce marquis me va comme un gant.

SYLVIANE

Que de terres !

LE ROI

Dans que de terres !
Que d'eau ces terres irriguant !

SYLVIANE

On n'est pas plus propriétaire.

LE ROI

C'en doit même être fatigant.
(*A part.*)
Le brigand !
Eh ! je le vois fort bien briguant
La main de mon unique fille.
(*Haut.*)
Et le château ?

LE CHAT

Le château, Sire ? une bastille
Formidable, à créneaux insolents,

Non pas un de ces castels branlants
Dans le val s'édentant pierre à pierre,
Bicoque ou taupière,
Mais un manoir tranquille, orgueilleux et vermeil
Dont l'arête hautaine étrangle le soleil.

LE ROI

Je me sens d'humeur parasite ;
Tantôt nous y ferons visite.

LE CHAT

Dès l'instant, s'il vous plaît. Moi, je prends les [devants,
Sire, et vous ambassade.
Nous pâtirions que fût maussade
A de si nobles arrivants
Ce château que parfois les vents
Secouent d'une rude embrassade.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS LE CHAT, PLUS LE CHANCELIER

LE ROI

Qu'en pense Sylviane?

SYLVIANE

Elle ne pense rien.

LE ROI

Euh! la mine inquiète et l'œil aérien,
Cela ne me dit rien qui vaille.

SYLVIANE

Qu'exigez-vous donc? que je baille?

LE ROI

Cela serait plus franc, je pense, et moins canaille.

LE CHANCELIER, *accourant.*

Enfin, sire, le Protocole a répondu...

LE ROI, *ironique.*

Oui, mais la poule a mangé l'œuf sitôt pondu!
L'aventure vous est ingrate.
Vous vous êtes, grand chancelier, luxé la rate
Pour faire une commission
Plutôt ordinaire,
Que pour vous consoler, nous nommons : mission
Extraordinaire.
Vous vous en tiendrez compte en des jours solen-
[nels.
J'autorise votre propre chancellerie
Pour services très exceptionnels
A s'octroyer de la cordonnerie.
(*A part.*)
J'aime assez que s'arc-en-cielle
Ma maison officielle.

LE CHANCELIER

Sire! vous me comblez.

LE ROI

Oui, j'ai l'âme prodigue
Et je décore sans fatigue.
(*A part.*)
D'ailleurs, ce n'est guère onéreux
Au prix qu'est l'aune
Du ruban jaune.

Cela fait des tas d'heureux
Et nous vaut bonnes fortunes;
Encor que certains maris
Aient femmes bien importunes
Qu'il faut couvrir à tout prix
D'un horizontal mépris.
Ah! l'ennui des vieilles lunes!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MARQUIS

(Il se jette à genoux.)

LE ROI

Allons! marquis, relevez-vous.
Vous allez meurtrir vos genoux.
Trêve de toute simagrée!
Je connais votre pédigrée.
Soyez assuré que m'agrée
Cette rencontre et qu'il m'est doux
De vous voir si près de mon trône.
(A part.)
Je crois bien que je refleuronne
Ma couronne.

LE MARQUIS

Sire! comment jamais reconnaître?...

LE ROI

Il suffit.
Marquis, si vous n'en faites fi,

Ma cour vous est ouverte où pourrez faire fi-
-gure.
Fréquentez-y souvent; j'augure
Qu'il vous en naîtra du profit.

LE SÉNÉCHAL, *à part, au Sénéchal*

Genre hymen!

LE CHANCELIER, *à part.*

Tu l'as dit, bouffi!

LE MARQUIS, *voyant Sylviane.*

Elle ou sa vive pourtraicture!...
Mais surveillons notre nature.

LE ROI, *présentant.*

Notre fille, marquis.

LE MARQUIS

Oh! Oh! quelle aventure!
Tout ça, c'est du bonheur en herbe.
Elle est de denture
Superbe!

(*Haut.*)
Princesse...

SYLVIANE

Mais, monsieur, vous paraissez surpris?

LE MARQUIS

On le serait à moins.

SYLVIANE

Donnez à vos esprits
L'accalmie.
Sœur éternelle de Cypris,
Pourrais-je vous être ennemie?

LE MARQUIS, *à part.*

Décidément, il avait raison, le matou.
(*Haut.*)
Puis-je espérer?

SYLVIANE

Oui-dà.

LE MARQUIS

Que puis-je espérer?

SYLVIANE

Tout.

LE MARQUIS

Oh! Fortune, tu me souris qui me fus rosse.

LE ROI

Marquis de Carabas, montez dans mon carrosse.
(Ils sortent.)

SCÈNE X

LE SÉNÉCHAL, LE GRAND-CHANCELIER

LE CHANCELIER

Ton ventre, sénéchal!

LE SÉNÉCHAL

Pourquoi?

LE CHANCELIER

Que je le brosse.
On te chipe ta place.

LE SÉNÉCHAL

Eh! tout beau tout nouveau!

LE CHANCELIER

De quoi ce marquis te fait-il l'effet?

LE SÉNÉCHAL

D'un veau.

LE CHANCELIER

Je l'allais dire.

LE SÉNÉCHAL

Ainsi notre crédit se rouille.

LE CHANCELIER

Immanquable, quand on se grouille
A peu près comme une citrouille.
Eh! mon cher, nous nous avachîmes.

LE SÉNÉCHAL

Las! nous devenons cacochymes.

LE CHANCELIER

Pour ma part, le coquebin
M'eût été plus sympathique
S'il fût resté dans son bain.

LE SÉNÉCHAL

Mon cher, nous pensons identique.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI

LE FAUCHEUR, LE MOISSONNEUR

LE FAUCHEUR

C'est fait! la farce est jouée.
Ah! les bonnes bêtes!

LE MOISSONNEUR

Oui, mais ma poche est flouée
Et l'on s'est payé nos têtes.

LE FAUCHEUR

Bah! le tour est rigolo!

LE MOISSONNEUR

Oui, mais j'ai le bec dans l'eau.
J'attendais de l'arrosage.

LE FAUCHEUR

Que perds-tu? de la salive.
C'est peu de chose. Le sage
Se satisfait d'une olive
Et se rit des picaillons.

LE MOISSONNEUR

Cependant il faut qu'on vive
Et nous sommes en haillons.

LE FAUCHEUR

Bah! le merle vaut la grive.

LE MOISSONNEUR

On nous traite en galériens,
C'est un honteux guet-apens.
Nom de Dieu! je me repens
D'avoir tant menti pour rien.

LE FAUCHEUR

Pour rien? mais pour le plaisir...
Va! ne t'échauffe point la bile
Et donne-toi quelque loisir!
Quand nos bras seront moins débiles,
Nous prendrons le droit de choisir.
Pour l'instant, si nous pâtissons,
Pâtissons au moins sans plaintes!
Faisons-nous bon sang par pintes
Et dru nous divertissons
Du bon tour qu'à ces andouilles
Ont joué nos deux fripouilles.

LE MOISSONNEUR

Soit. Chantons-leur à l'unisson
Pouilles !

LE FAUCHEUR

Et largement les compissons !
(*Ils font un geste peu équivoque.*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Chez l'Ogre.

Une haute salle, sombre et riche.

SCÈNE I

L'OGRE, *assis sur une cathèdre ;* LE MAITRE-QUEUX

L'OGRE

C'est compris, maître-queux ?

LE MAITRE-QUEUX

Si compris, maître, que...

L'OGRE

Il suffit, Monsieur mon maître-queux.
Rendez tous les palais aqueux
A respirer l'odeur de votre illustre broche.
Chevalier des vapeurs, montrez-vous sans reproche;
Soyez tendre avec les saveurs ; courtisez-les.
Attestez-vous artiste de la vieille roche;

Qu'il rôde de l'amour dans les fumets ailés;
Vous avez des enfants tout frais ; préparez-les.

LE MAITRE-QUEUX

La plupart sont déjà salés.
Leurs chairs étaient tant délicates,
Ils étaient de membres si frêles
Et grêles
Que j'ai confit
Ces sauterelles
Devant que vous me convoquâtes.
J'ai cru bien faire.

L'OGRE

Et bien tu fis.
Fris les bébés en salsifis.
N'épargne pas la chapelure
Sur les doigts que déshonoraient les engelures.
Promus chauds-froids,
Leurs petits cœurs constitueront morceaux de rois.
Du lot des blondines fillettes
Fais-nous savoureuses rillettes
De qui se lèchent les babines
Mes amis et leurs concubines.
Sois expert. Car j'ai l'estomac
En un dyspeptique péril,
Et mon œsophage est à sac.

Peut-être ai-je abusé du fessier puéril,
Ces temps derniers, et trop enfourné de marmailles.
Quoi qu'il en soit, comme j'ai maille
A partir avec mes festins
Intestins
Et que malgré tous les sirops,
Qui les devraient rendre placides,
Je ne puis éviter tels rôts
Homicides,
J'en appelle à tes soins lucides.
Tu me plairas plus réservé
Dans le dosage des épices
Par qui j'ai le rein énervé
Devant que je fiente ou pisse.
Si j'étais une vieille brisque
Volontiers je courrais les risques
De tes incandescentes bisques.
Mais je suis jeune et sans soucis
D'amour. Seul l'estomac couci.
Couça se comporte ; adoucis.

LE MAITRE-QUEUX

Vous vous pouvez à moi fier.
Je sais aussi lénifier,
Conforter et tonifier
L'estomac et le phallus

Sans en être, pour cela, plus
Fier.

L'OGRE

Songe donc! on m'infligerait l'affreux régime
Des eaux en vogue à Paris,
Evian, Apollinaris
Et autres gaz dignes d'estime
Pour apaiser mes hourvaris
Intimes!
Ce ne serait pas en vain
Qu'on fait du pain sans levain
Sous le nom de pain azyme!
Pour éteindre mes violences stomacales
Je subirais cet émétique
Cher aux peuplades sémitiques
En la période pascale!

LE MAITRE-QUEUX

Horreur!

L'OGRE

Donc, maître-queux, l'œil à mes aliments.
Combine de subtils liements,
Congrus à ma psychologie,
Et ménage les condiments,
Que je puisse affronter plus de cinquante orgies

Sans avoir seulement les pommettes rougies
Sinon du reflet des bougies.

LE MAITRE-QUEUX

Votre Seigneurie ogresse
Me devra complimenter.
Je saurai dépimenter
Jusqu'à la graisse.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

L'OGRE, *puis* LA PETITE FILLE

L'OGRE

C'est vrai ! ce chef est admirable
Et, cheffant bien, fait œuvre pie,
Car, en réconfortant mon râble,
Il incline vers l'utopie
Mon ogresse misanthropie.
Le cœur et l'estomac se tiennent.
Peut-on valoir dans la torpeur ?
Tel élan de vertu chrétienne
Souvent naquit d'une vapeur.
Ces réflexions digestives
Prouvent que la morale est chose relative !

(*Il va ouvrir une porte secrète, à gauche, dans le mur. Sort une petite fille.*)

L'OGRE, *appelant.*

Petite !

LA PETITE FILLE, *agressive.*

Gros !

L'OGRE

Plaît-il ?

LA PETITE FILLE

Tu ne me fais pas peur
Avec ta barbe de sapeur.

L'OGRE

Vraiment ?

LA PETITE FILLE

Vraiment, malgré ton ventre !
Tu ressembles à Monsieur chantre.

L'OGRE

Cela me flatte.

LA PETITE FILLE

Il a tes crins
Roux ;
Mais ni lui ni toi je ne vous
Crains.

L'OGRE

Pour t'apprendre la révérence
Je vais sur l'heure t'égorger.

LA PETITE FILLE

Cela m'est d'une indifférence
Qui doit bien te faire enrager.

L'OGRE, *rogue.*

Qu'une enfant frêle et formose
Ainsi m'ose
Blaguer sur ce ton léger,
Qu'une gosse minuscule
Me bouscule
Et me tourne en ridicule,
Cela passe et stupéfie
Toute ma philosophie !
Suis-je valétudinaire,
Qu'on se gausse et m'apostrophe
Sans craindre la catastrophe
Culinaire ?
Cela, je le dis encor
M'apparaît très extraor-
Dinaire.
(*A la petite fille.*)
Sais-tu bien qui je suis, petite ?

LA PETITE FILLE

Si je sais !
Mais à ta trogne, tous, on est habitués.
Tu es

L'Ogre, celui qui fait trembler dans leurs corsets
Par ses intempestifs passages
Les petites filles pas sages;
L'Ogre, celui qui fait parmi leurs caleçons
S'oublier les petits garçons
Quand ils n'ont pas su leurs leçons.
Ton nom méchant jaunit le fond gras des culottes.
Pour nous empiler dans tes hottes,
Tu as qui font sept lieues des bottes.
Tu es en un comme en cent mots
Le plus méchant des animaux,
L'Ogre qui croque les marmots.

L'OGRE

Saprelotte !
Et cependant tu ne crains pas
Dès demain d'être sur ma table
Quelque puissante gibelotte
Dont s'embaumera mon repas.

LA PETITE FILLE

Ma foi, gros, je ne sais pas.
C'est la faute à mon papa.
A voir ta tête je bosse,
Et me tords à ton aspect.
Je n'ai pas du tout la bosse
Du respect.

Encor qu'elles soient notoires,
Ni toi ni la Carabosse,
Mon vieux, ne m'épouvantez
Avec vos vieilles histoires.
Entre nous, vous vous vantez
Et l'on vous trouve éventés.

L'OGRE

Certe
La façon dont tu dissertes
Mon enfant, me déconcerte.

LA PETITE FILLE

Tu peux tirer la langue,
Rouler des yeux ardents,
Siffler des mots stridents,
Fermer tes doigts en cangue
Et montrer ton dedans
Tout éclatant de dents,
Sans que mon âme tangue.

L'OGRE

Oui, dà ! petit vermicel !
Pucelette de missel !
Mais si j'étais susceptible
Ici, sans poivre ni sel,
Ma dent d'ogre universel

Te prouverait comestible.
Tu ris ?

LA PETITE FILLE

C'est irrésistible !
Ces temps-là sont révolus !
On nous claque jusqu'aux cloques ;
On nous rosse jusqu'aux loques ;
Mais on ne nous mange plus.

L'OGRE

Sacrebleu ! Tu m'interloques !
Il me démange
Que sur l'heure je te mange,
Bouffe et croque
Pour cette impudence extrême.
Mais je me volerais moi-même,
Et compromettrais un régal
Futur qui sera sans égal.
Tu dois être exquise à la crème !

LA PETITE FILLE

Je saurai pour me venger
Etre un plat des plus infects
Que tu ne pourras manger
Qu'avec des gens peu select.

L'OGRE

Essaie, amour d'enfant, ange.
Je me plais à ton bagout.

LA PETITE FILLE

Tu me trouveras un goût
Etrange.

L'OGRE

Bon! demoiselle, à votre aise!

LA PETITE FILLE

Cet innomable ragoût
Te pâmera sur ta chaise.

L'OGRE

Voilà qui m'excite. Opère.

LA PETITE FILLE

Je t'expédierai, gros père,
Dans les environs du Père-
Lachaise.

L'OGRE

Je veux risquer l'aventure.

LA PETITE FILLE

Ma mixture

Sera pâteuse pâture,
Dont tu auras tablature.

L'OGRE

Soit, jeunesse, nous verrons.

LA PETITE FILLE

Donc, rendez-vous aux marrons,
Baron.

L'OGRE

Dès demain. En attendant
Mets-toi ces ronds macarons
Sous la dent.
Fais-toi, petite bougresse,
Pour mon compte, de la graisse
Et regagne le taudis
Où tu niches.

LA PETITE FILLE

Chiche
Qui s'en dédit.

(Elle sort.)

SCÈNE III

L'OGRE (*seul*).

Ainsi nous voici badernes,
Croquemitaines toquarts.
On nous envoie au rancart !
Car les gossettes modernes
Et les actuels garçons
Sont
Revenus de nos façons.
On nous juge ridicules !
On prétend que nous farçons !
On hausse la clavicule !
Notre pouvoir s'émascule.
Voici pour nous
Comme pour tous
Les dieux
Le wagnérien crépuscule.
Ah ! le bon temps, temps radieux,
Où nous étions bien odieux !
Soit. Mais jusqu'à nouvel ordre
Tenons-nous pas le bon bout ?
Boutons qui nous pousse à bout,
Et continuons à mordre.

SCÈNE IV

L'OGRE, UN LAQUAIS, *puis* LE CHAT

L'OGRE

Que me veut-on ?

LE LAQUAIS

C'est un seigneur qui se dit comte.
Il est gras et vient de la cour.

L'OGRE

Puisqu'il est gras, voyons toujours
Ce qu'il raconte.
(*Entre le chat.*)

LE CHAT

Seigneur ogre, soyez salué. Ce château
Est l'honneur des voisins coteaux ;
Et que je sois cagneux si, moi-même, tantôt,
Durant quelques heures d'horloge
A notre très bon roi je n'en faisais l'éloge.

L'OGRE

Le début est galant, mais que veut ce phraseur ?

LE CHAT

Noble ogre, ne me prenez point pour un raseur.
Je suis bon gentilhomme et ma quincaillerie
N'a jamais toléré que quiconque s'en rie.
L'azur dont luit ma seigneurie
Est immuable et ne varie.
Les merlettes dont mon blason clair est tremblant
Procèdent d'un vrai merle et non d'un merle blanc.
Qui de moi doute ou fait semblant
Sent lui démanger la rapière,
Brûle de clore sa paupière
Ou de localiser son corps dans les taupières.

L'OGRE

Mais qui doute de vous ?

LE CHAT

Personne, j'en conviens.
C'est au cas où quelqu'un aurait pu... Je préviens.
Et maintenant pardon. De quelques détours qu'use
Mon éloquence, il est pressant que je m'accuse.
De moi vous dussé-je éloigner,
Dût votre âme en être blessée,
Ma visite est intéressée.
Je viens perdre un pari, seigneur, ou le gagner.

L'OGRE

Ignorez-vous, monsieur, que je suis misanthrope.

LE CHAT

Non, seigneur. Mais sachez sans ambage ni trope
Que je suis très parent avec toute l'Europe,
Parent parentissime, on ne peut plus parent.

L'OGRE

Ce discours n'est point transparent.

LE CHAT

Il n'est cour où je n'aie un cousin de haut rang.

L'OGRE

Cela, mon cher monsieur, m'est fort indifférent.

LE CHAT

Seigneur ogre, un brin je m'en doute.
Mais que Votre Grandeur m'écoute.

L'OGRE

Eh! s'il vous plaît, monsieur, que fais-je?
Chantez l'air. Laissez le solfège.

LE CHAT

Contre moi l'un d'eux se porta garant
D'un merveilleux pouvoir qui vous chut en partage.

L'ogre, dit-il, selon qu'il y trouve avantage,
Selon qu'il lui plaît ou plaira,
Peut être ours, antilope ou rat,
Linot du Danube ou du Tage,
Voire lion du Sahara.

L'OGRE (*modeste*).

Et cætera et cætera.

LE CHAT

Moi, je riais du papotage.

L'OGRE (*sec*).

A tort.

LE CHAT

J'en pleurais mon potage.
« Il peut prendre à son gré l'apparence animale,
Continuait le dit cousin,
Etre soi-même ou son voisin,
Etre la femelle ou le mâle.
Il n'a, te dis-je, qu'à vouloir
Pour devenir levrette ou loir. »
Moi, j'admirais son nonchaloir
A débiter ces balivernes
Ridicules
A la Verne
Jules.

Je suis sceptique et voudrais voir
Pour y croire l'hydre de Lerne.
Mais voilà mon homme qui bout,
Et, me fixant tel un hibou,
« Parions », dit-il. — « Soit! » — « Cent livres
[trébuchantes.
Il faut, mordieu! que tu déchantes. »
Il allait tomber en syncope.
Moi, le préférant vertical,
Je tope.
« Tant pis, pensais-je, si j'écope! »
Or, n'étant ni tors ni bancal,
J'ai pris le parti radical
De moi-même ici venir
Chercher la réponse.
Voyons! Pouvez-vous hennir
Sur l'instant ou devenir
Once?

L'OGRE (*net*).

Selon qu'il me semble logique,
Au moment dit psychologique,
Je puis bondir ou ramper,
Surgir tigre et décamper
Matou,
Etre tout
Ce que je veux,

Crins où cheveux,
Cheveux ou poils
De tout poil.
Délicieux gentilhomme,
Vous pouvez payer la somme.

LE CHAT

Qui le prouve? Vos récits?
Ce sont gages peu précis.
Je requiers un argument
Implacable,
Quelque chose qui m'accable
Et n'étant pas révocable
Me cloue incurablement,
En un mot un argument.

L'OGRE

Que faut-il? chercher m'altère.

LE CHAT

Devenez panthère,
Chacal ou mulot,
Serpent à grelot
Ou coléoptère.
Cette décisive tactique
Arrêtera net l'ergotique
De ma sceptique dialectique.

L'OGRE (*magistral*).

J'y consens donc. Pour vous convaincre je serai
Un tigre puissamment tigré,
Aux dents luisantes de fringale,
Mais si royal et si tigré
Que vous le croirez émigré
Des jungles même du Bengale.

LE CHAT (*effrayé*).

Un vrai tigre?

L'OGRE

Parbleu!

LE CHAT

Eh là! n'en faites rien!
Bigre!
A l'égal du saurien,
Je redoute le tigre.
Mon derme au moindre bond se cloquerait d'am-
[poules.
Et ma chair deviendrait de poule.
Or il n'est point de panacée
Qui refasse un seigneur d'une gallinacée.
Ne pouvez-vous prendre un aspect
Qui n'exige autant de respect?
D'ailleurs votre corps énorme
Peut, sans être grand héros,

Un instant capter la forme
Du rhinocéros.
Oui, mais ce dont on sourit
C'est qu'il puisse être souris.
C'est là miracle improbable
Et racontar de papas
Et je ne vous en crois pas
Capable.

L'OGRE

Vraiment! Eh bien! souris, sot,
De ta sottise personnelle.
Ecarquille la prunelle!
Je vais devenir souriceau.

LE CHAT

Seigneur ogre, grand merci!
Sur mes entrailles, voici
Une preuve irréfutable.

L'OGRE, *se baissant.*

Là! je me tasse sous la table,
Je me condense là ; je m'amenuise ; gris
Mon pelage devient d'une jeune souris
Et l'efficacité de ma vertu sorcière
Fait que je tiendrais tout en une souricière.

LE CHAT, *se précipitant sur lui.*

Ou sous ma dent, ogre imbécile que j'occis
Pour t'apprendre à mûrir de plus nobles soucis.
Le ciel permit que tu me crusses
Et voilà les rôles changés!
Par tes cruelles astuces
Que d'enfants furent mangés!
Tu le fusses
A ton tour
Selon l'équitable retour
Des choses dites d'ici-bas.
(Changeant de ton.)
Et vous voici chez vous, marquis de Carabas.

SCÈNE V

LE CHAT, LE MAITRE-QUEUX

LE CHAT

Qui cherches-tu?

LE MAITRE-QUEUX

Mon maître.

LE CHAT

Et pourquoi, je te prie?

LE MAITRE-QUEUX

Pour savoir de Sa Seigneurie
L'heure exacte de la frairie.
Monsieur, quel serait mon chagrin,
Mise à part toute raillerie,
Si, les trop cuisant, j'ampoulais
Mes si susceptibles poulets
De grain!
Pour moi mortes seraient les joies
Humaines,
Si ne succulaient les foies
Des oies

Qu'on me fit venir du Maine.
Mes remords ne sauraient égaler que ma honte
Et ma honte atteindrait les âges reculés
Si mes cuissots d'enfant s'attestaient trop salés
Et si n'étaient au point de fonte
Leurs blancs fessiers immaculés.
Je resterais parmi les mémoires salopes,
Même incapables d'escalopes,
Si dans la terrine, onctueux et chauds,
Les pommes de terre et les artichauts
Formaient des couples interlopes.
Je n'aurais plus qu'à me périr avec éclat,
Si j'avais le malheur qu'un plat
Morganatique avec un autre s'accouplât.

LE CHAT

Cuisinier, mon ami, ton maître,
De ce fabuleux repas,
Ne se bidochera pas;
Car il vient de disparaître
Tantôt d'un coup subit féru.
C'était un rustre, un malotru,
Un cynique, un féroce, un traître,
Un épileptique, un bourru.
Tu ne protestes point?

LE MAITRE-QUEUX

Nenni, c'était mon maître.

LE CHAT

Entre nous, ami, tout bas,
Ce château devient demeure
Du Marquis de Carabas.
Ici même, tout à l'heure,
Le Roi, ton roi, notre roi
Lui reconnaîtra tous droits.
Pour éviter les algarades,
Va prévenir tes camarades
Et ne nous fais pas dîner froid.
Mais remplace à ce festin
Les fessiers et les cuisseaux
Enfantins
Par divers petits pourceaux
Clandestins.
Nous ne sommes pas gens d'âge
Aux estomacs délicats
Et nous faisons maigre cas
De fricots d'anthropophages.

LE MAITRE-QUEUX

Ainsi mon maître...?

LE CHAT, *terrible.*

Est mort et tu ne lui dois rien

Que la prière du chrétien.
Retourne à tes fourneaux, mon fils, et nous sers
[bien.

LE MAITRE-QUEUX, *s'en allant.*

Drôle, drôle!
A quoi bon tant s'ébrouer,
S'enrhumer et s'enrouer,
A vouloir ici jouer
Un rôle?
Regagnons nos casseroles.
Décidément je préfère
A toutes vaines paroles
L'atmosphère
Où la volaille rissole.
Gardons l'âme douce et coite.
Rêvons, les regards rivés
Sur les salmis et civets,
Et rentrons dans notre boîte.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LE CHAT, PUIS LA PETITE FILLE

LE CHAT

Eh bien, fastueux marquis,
Je vous ai, sans coup férir,
Ce castel dûment conquis!
Cela point ne vous fait rire?
Eh mais! dans ce mur on cogne!
(Il ouvre l'armoire. Sort la petite.)
Pardine! Il est habité,
Eh! la môme, désenfrogne
Cette trogne
Et cet œil exorbité!
Je suis un sieur très normal
Et point fruste
Contre qui point il n'est juste
Que l'on grogne.
Je ne te veux aucun mal.

LA PETITE FILLE

Mais l'autre est un animal.

LE CHAT

Qui ça?

LA PETITE FILLE

Votre ami.

LE CHAT

Peux-tu croire ?

LA PETITE FILLE

Il m'a fait toute une histoire.

LE CHAT

Et laquelle, je te prie?

LA PETITE FILLE

Il n'importe; en cette armoire
J'attendais le bain-marie.

LE CHAT

Et peut-être la bouilloire !

LA PETITE FILLE

Eh! mais!
J'étais de ses entremets !

LE CHAT

Perspective,
Je l'avoue, assez plaintive !

LA PETITE FILLE

J'avais passé l'examen :
J'étais, paraît-il, friande
Et pleine d'avenir parmi les jeunes viandes.

LE CHAT

Amen!
Mais rassérène tes esprits!
Par mon adresse, l'ogre a pris
Un petit homme de chemin
Qui l'éloigne du genre humain.
J'ai fait, je présume, œuvre pie.
Ses jours ailleurs sont dépêchés.
Et pour le moment il expie
Ses péchés.

LA PETITE FILLE

Il est mort?...

LE CHAT

Et d'enfer passible,
Etant aussi mort que possible.

LA PETITE FILLE

Alors?

LE CHAT

Va-t'en! Suis ton destin!

File vite !
Je t'évite
De choir dans un intestin,
Et d'avoir pour tombe l'antre
D'un ventre ;
Aventure peu banale
Mais fâcheuse, en fin finale,
Vu la traversée anale.
Retourne aux vaches, à la bouse
Ou bien aux robes de satin
En attendant que l'on t'épouse
Ou que tu deviennes catin.

LA PETITE FILLE

Grand merci ! Mais il me déplaît
De me trotter ainsi sur l'heure.
La vie est un conte plus laid
Que les vieux contes où l'on pleure.
Monsieur, j'aimais mieux mourir
Etre même rissolée
Qu'avoir l'âme désolée
Et souffrir.

LE CHAT

Vous êtes, petite roussotte,
Mon amie,
Une sotte !

S'il vous plaît, que signifie
Cette haine de la vie ?
Il faut qu'on vous encourage
A votre âge !
Mais vous vivrez avec rage
Et n'en serez point lassée,
Et quand vieille vous serez
D'une voix toute cassée
Vous en redemanderez.
Va, ma fille, ouvre tes ailes !
Je connais les demoiselles
Leurs désespoirs et leurs zèles.
Je suis bon prince et te rends
A tes chers et révérends
Parents.

LA PETITE FILLE

Je n'en ai pas.

LE CHAT

Qu'en as-tu fait ?

LA PETITE FILLE

Je les déteste
Ainsi que tous les parents...
Sans leur male bougrerie
Et leur méchant cœur, Jésus !

Y aurait-il jamais eu
D'ogrerie ?
Ils m'appelaient : « Peste !
Charogne ! » et le reste,
M'ont giflée et talochée
Tant et tant et tant et tant
Que j'en ai l'âme écorchée
Et le fessier dégouttant.
J'aime mieux que l'on m'arrange
Aux petites échalottes,
Que l'on me découpe et mange
Que de subir leurs calottes,
Etant presque désossée,
Bonne à cuire en vérité
A force d'avoir été
Rossée.

LE CHAT

Diavolo ! Ce pessimisme,
Si tôt, n'est pas de ton sexe ;
Et je demeure perplexe
Devant cet anachronisme.
A ton âge l'on s'occupe
— Lorsque l'on s'est occupée
De celles de sa poupée —
De ses personnelles jupes.
Sapristi ! Qui m'a fichu

Une petite maîtresse
Qui cause et ne s'intéresse
Pas au pli de son fichu.
Mais puisque tu n'as pas de famille
Ou mieux que tu n'en veux pas avoir,
Ma fille,
C'est donc nous qui ferons son devoir.
Pour qu'un jour l'on te reluque
Nous te munirons d'une âme
Très aguichante de femme
Et saurons t'orner la nuque.
C'est entendu : je t'éduque.

LA PETITE FILLE

Je veux bien.

LE CHAT

Sois de vertu
Intelligemment caduque,
A qui te tendra les bras
D'abord en Joconde tu
Souriras
Et puis choir t'y laisseras.
Tout à l'heure tu verras
Un monarque vénérable
T'honorer d'un regard mettons considérable,
Regard à plusieurs carats

Pour le jour où tu seras
Grande.
Pour le moment son offrande
Sera modeste !
Mais il faut prévoir le reste
Et spéculer sur le geste.

LA PETITE FILLE

Est-ce bien, est-ce mal?

LE CHAT

Ce n'est ni bien ni mal!
Soucis d'ailleurs superflus,
Et c'est en tous cas normal
Plus
Qu'être rôtie à la broche.
Le monde a peu de reproches
Pour la vertu qui faiblit
Et subit de l'anicroche
Dans les environs du lit,
Quand le museau est joli!
Cependant, je t'anoblis
Et, devant qu'on te courtise,
Cousine de Carabas
Te baptise.
Ainsi répète, tout bas,
« Je suis une Carabas

Qui répond au nom sonore
Et pimpant d'Eléonore. »

LA PETITE (*répétant*).

« Je suis une Carabas
Qui répond au nom sonore
Et pimpant d'Eléonore. »

(*Elle sort*).

SCÈNE VII

LE CHAT

Elle est fâcheusement mineure
Et ne saurait être choisie
Comme sultane qu'en Asie
Mineure.
Les attraits de ses douze ans,
Car elle est accorte et gente
Et d'humeur pas exigeante,
Sont agressifs et plaisants.
Attendons qu'elle ait de plus
Quelque quatre ans révolus.
Le roi sera tôt pour elle
D'amitié très paternelle
Et noblement la mariera
Avec quelque bellâtre vieux
Qu'elle vous cocufiera
Si bien qu'on ne saurait mieux.
Et moi, chat très symbolique,
J'aurai fait mon devoir plutôt diabolique.

SCÈNE VIII

LE CHAT, LE MARQUIS, LE ROI, SYLVIANE, LE GRAND CHANCELIER, LE SÉNÉCHAL

LE CHAT, *au roi*

Dans ce château que ses ancêtres
Ont légué
A l'illustre Marquis mon maître
Sans qu'il eût jamais brigué,
Il m'est doux, Majesté chenue,
De vous donner la bienvenue.

LE MARQUIS

Si quelqu'un pouvait méconnaître,
Majesté, votre royauté,
Elle éprouverait, méconnue.
Tout ce qui dort de loyauté,
De renfort et de réconfort
En cet antique château-fort.

LE ROI

Eh ! sang-Dieu ! je n'en doute guère.
Les murs sont denses ; ce n'est point

Très évidemment un appoint
Vulgaire,
Si jamais je subis la guerre.
Mais, selon mes goûts personnels,
Je l'aime sans effervescence
Encor que je sois de naissance
Le doyen de mes colonels.

SYLVIANE, *au marquis*

Vous êtes sûr que ce château est bien le vôtre ?

LE MARQUIS

Très sûr.

SYLVIANE

Pourtant vous en aviez un autre
Quand je vous vis l'autre semaine.

LE MARQUIS

Eh ! princesse, est-il défendu
D'accroître à ses moments perdus
Son domaine ?

SYLVIANE

Non, certe, et j'ai l'âme charmée
Que vous ne soyez pas en peine,
Quoi qu'en ait dit la renommée.

LE MARQUIS

Il faut laisser grogner la haine,
Car il n'est chose envenimée
Qui le soit plus que l'âme humaine.
(*Lui baisant la main.*)
Elle s'assainit, charmante
Sylviane, d'être aimante
Et mieux encor d'être aimée.

LE ROI, *au marquis.*

Marquis, marquis richissime,
Et, des temps présents marquis
Rothschildsime,
Votre roi vous est acquis
Et vous submerge d'estime,
A ce point qu'il vous intime
D'être tôt de ses intimes.
Pour peu que vous le vouliez
Nous pourrons être alliés.

LE CHAT

Il est des Carabas qu'on cite
Dès la plus haute antiquité.

LE SÉNÉCHAL (*bas, ironiqnement*).

Ils avaient don d'ubiquité!
On en signale chez les Scythes.

LE MARQUIS (*s'inclinant*).

Comment pourrai-je m'acquitter ?

LE ROI

Jour entre les plus fastes faste !
Je m'emplis l'œil de votre faste,
Dernier vestige d'une caste
Météorique.

LE SÉNÉCHAL (*à part*).

C'est très joli, mais théorique.

LE CHANCELIER (*à part*).

Pour un peu il le ferait oindre.

LE SÉNÉCHAL (*à part*).

De quel emprunt il le va poindre !

LE CHANCELIER (*à part*).

Mieux, mon fils, il le va conjoindre.
Est-il plus congruent caissier
Qu'un gendre à ce point financier ?
Pour un héros dans la purée,
Comme l'Espagne après l'aventure cubaine,
C'est une aubaine
Inespérée.
Et je parie

Ton sénéchalat contre ma chancellerie
Qu'avant deux mois on le marie.

LE SÉNÉCHAL, *philosophique.*

Souvent homme varie,
Femelle s'avarie !

LE CHANCELIER

Un papa bien averti,
Surtout monarque, en vaut deux.
Il a tant et tant converti
Que l'avenir est hasardeux.
Le subtil projet qu'il mijote
Atteste incontestablement
Que le vieux bougre a par moment
De la jugeotte !

LE SÉNÉCHAL

Il peut survenir un accroc
Qui demain fasse tout lanlaire.
Et je ne sais pourquoi je flaire
En le Carabas un escroc.

LE CHANCELIER

Oh ! La mine est patibulaire
Et la peau mûre pour le croc.
Ce marquis de Monténégro,
Noblesse illyrique ou d'Istrie,

Aujourd'hui fait le cavalier
Qui, hier, n'était que chevalier
D'industrie.
Mais par bonheur pour ce bâtard,
L'industrie est très en retard.
Puis la cour a peu de colères
Et pousse de rares holas
Contre gens qui la volèrent,
Et tel se distingue aux galas
Qui juste évita les galères.

(*Ils causent bas.*)

LE ROI, *à Sylviane*

Que te dit ce château, ma fille ?

SYLVIANE

Mon père, qu'il me plaît beaucoup.

LE CHANCELIER, *bas*

C'est ce qu'on appelle le coup
De la famille.

LE ROI, *à la fenêtre*

Le site n'est-il pas charmant ?

SYLVIANE

Il est charmant, mon père.

LE ROI, *montrant le marquis*

Et lui ?

SYLVIANE, *rougissant*

Prince charmant !

LE SÉNÉCHAL (*à part*).

Hein ! l'heureux drille
Qu'on estampille !

LE ROI

Cher Marquis, le lui fais-je dire ?
Ce succès est sans précédent.
On ne réussit qu'en s'aidant ;
Aidez-vous.

LE MARQUIS

Vous me comblez, Sire.

LE ROI

Parlez-lui. Soyez convaincu !

LE CHANCELIER, *bas*

Oyez-vous tinter les écus
Dans la tire-lire ?

LE SÉNÉCHAL, *bas*

C'est ainsi qu'on fait des cocus.

LE ROI, *au marquis*

Il est patent que tu lui plais !
Hardi donc à sa conquête !
Cinq minutes on te la prête.
Rends-la-nous les yeux étoilés
Et l'âme en fête.
(*A sa suite.*)
Messieurs, visitons ce palais
Des ergots jusqu'à la crête.

LE CHANCELIER (*à part*).

En termes précis, laissons-les.
N'avons-nous pas de bonnes têtes
De bonnes bêtes ?

LE SÉNÉCHAL

Le hasard veut qu'on l'encourage.
Soyons discrets et proxénètes ;
C'est de notre âge !
(*Ils sortent.— Sylviane est remontée à la fenêtre.*)

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LE CHAT

LE CHAT

Ça va ?

LE MARQUIS

Fort bien. Avec les anges je voisine.

LE CHAT

Ah ! je vous dote en plus d'une exquise cousine.

LE MARQUIS

Eclate, cousine latente !
Par la mordieu ! je ne me savais point de tante
En gésine.

LE CHAT

Elle fera fort bon effet sur le vieux roi.

LE MARQUIS

Chat divin, tu m'es un père !
La façon dont tu opères
N'encontre nul désarroi.

LE CHAT

Je vous crois !
Des angoras comme moi
On n'en connaît pas la paire.

(*Il sort. — Sylviane redescend.*)

SCÈNE X

LE MARQUIS, SYLVIANE

LE MARQUIS

Hélas !

SYLVIANE

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS

Eh ! princesse,
Si je vous dis que je vous aime
D'amour fervent, d'amour extrême
N'allez-vous point penser, princesse
Que je blasphème ?

SYLVIANE

Dites toujours.

LE MARQUIS

Je vous aimais
Avant de vous savoir princesse
Et de votre âme me charmais,

Si bien que je n'ai plus de cesse
Et que plus n'en aurai jamais.

SYLVIANE

Eh! mais!
Je ne ressens aucun courroux
Contre l'audace d'un langage
Décevant peut-être, mais doux,
Si persuasif et si doux
Que si sans doute il vous engage
Je redoute fort qu'en retour
A mon tour
Il ne m'engage.

LE MARQUIS

Il exprime un sincère amour
Un amour affolant et qui
D'affoler n'est que plus exquis.

SYLVIANE

Je dirais que je le sais,
Si je savais, cher marquis,
Quelque chose.
Je le dirais, mais je n'ose;
Car, en vérité, que sais-je?
Vous passiez et je passais;
Vous vîntes dans mon cortège.

J'en fus presque heureuse, et c'est
Mon Dieu ! tout ce que je sais.

LE MARQUIS

Que ne savez-vous l'excès
Où mon bonheur me transporte ?

SYLVIANE, *l'arrêtant.*

Là, mon ami, je m'en vais,
Si vous parlez de la sorte.

LE MARQUIS, *interdit.*

Eh ! quoi ! trouvez-vous mauvais...

SYLVIANE

Oui, mon ami, qu'on s'emporte.
Il faut toucher d'une main
Presque morte
Aux frêles bonheurs humains.
Tout bonheur est du prodige
Apparu dans nos chemins.
Sa délicatesse exige
De n'en approcher que mains
Merveilleusement discrètes.
Mon ami, rappelez-vous
Que les moments les plus doux
Sont ceux où l'âme est secrète,
Où les yeux sont palpitants

Derrière le cil qui tremble...
On nous laisse bien longtemps
Ensemble.

LE MARQUIS

Ah ! princesse, il n'est pas d'aveux
Qu'il puisse être plus doux d'entendre !
Je n'en désire ni n'en veux
De plus tendres.
Consentez vers vos cheveux
Que mon cœur féru d'attendre
Laisse ma lèvre vous tendre
L'offrande belle
De mes vœux.

SYLVIANE

Marquis, vous me causez regret
Qui vous montrez ainsi rebelle
A mon gré.
J'aurais voulu votre tendresse
Plus craintive de la caresse.
Je devrais vous garder rigueur
De cette fièvre qui m'outrage.
Mais je n'en ai pas le courage
Et ne puis sévir contre un cœur
Que, sans se condamner lui-même,
Le mien ne saurait condamner.

Puisqu'il est fervent et m'aime
Puis-je mieux que pardonner ?

(*Il se précipite à ses genoux. Rentrent le roi et toute sa suite.*)

SCÈNE XI

TOUS

LE ROI

Ça, vous allez vite en besogne,
Seigneur marquis de Carabas !
Vous vous aimiez donc ?

LE MARQUIS

Sans vergogne.

LE ROI

Voilà, par dame Gigogne,
Qui me surprend ! Caramba !
Nous en demeurons babas.

LE CHAT (*sortant la petite de l'armoire*).

Nous avons une cousinette
De qui nous prenons fort souci.
Elle sera de la dînette.
Elle est fort agréable, Sire ; la voici.

LE ROI

Quel bizarre démon tourmente
Mon vieux corps patraque et sécot ?
Je la trouve, pardieu ! charmante,
Vous déplaîrait-il d'un bécot,
Petite, payer votre écot ?

LA PETITE

Non, certes.

LE ROI, *se pourléchant.*

Délicat fricot !

LE SÉNÉCHAL (*à part.*)

Pouah ! le nauséeux moricaud !

LA PETITE FILLE, *récitant sa leçon.*

Je suis une Carabas
Et réponds au nom sonore
Et pimpant d'Eléonore.

LE ROI

Nom délicat, nom musical et fait exprès
Pour ravir le tympan d'un roi !
J'entends qu'à table tu sois près
De moi,
Car je désire qu'on t'honore.
Petite, si vous n'avez pas l'esprit méchant,
Vous serez reine ou quelque chose d'approchant.

LE CHANCELIER, *à part.*

Dès demain je lui paie des frites
Et des mûres.
Il faut se mettre bien avec les favorites
Futures.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Je la gave de gâteaux demain
Jusqu'à nécessiter l'émétique.
Car je pressens mûrir un hymen
Merveilleusement morganatique.

LE ROI, *au chat.*

Et toi, l'agent du bonheur
Général,
Veux-tu être grand-veneur
Général,
Commodore ou gouverneur
Général
De notre Royale Nitre ?
Choisis toi-même le titre,
Le brevet et le pupitre,
Les insignes et la mitre.
Etant né pendard et pitre
Tu as aux fonctions les plus décisifs titres.

LE CHAT

Ce sont emplois suborneurs,

Postes aux noms mirifiques.
Moi, je me ris des honneurs
Qui ne sont qu'honorifiques.

LE ROI

Choisis donc toi-même et te nomme !

LE CHAT

Soit ! Je me décrète économe
Aulique !
Car ce serait diabolique
Si sur une cour qui boulotte
Je ne faisais une pelote
Hyperbolique.
(*Au marquis.*)
Eh bien ! Que pensez-vous de mes petits talents ?

LE MARQUIS

Ils sont prodigieux, ils sont étincelants.
Ils attestent ta noble essence.
Mais ce n'est pas sur un ingrat que tu tombas.
Vois un marquis de Carabas
Etouffer de reconnaissance.
Je voudrais t'inonder de mes magnificences ?
Comment faire ?

LE CHAT

C'est simple : ne m'étranglez pas.

N'étant rien moins qu'un novice
Je n'attends point récompense
De mes services.
Epargnez-moi tous sévices.
Du reste je vous dispense.
Je me paierai sur vos vices.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE LAQUAIS *de la scène IXe du 1er acte.*

LE MARQUIS

Qu'est ceci ?

LE LAQUAIS

Je suis le valet du premier acte
Et votre serviteur dévotieusement.
C'est moi qui le premier prévis le dénouement
Et décrivis la cataracte
Agréable que feraient les événements.

LE MARQUIS

Mon ami, tu manques de tact
Et choisis bien mal ton moment.
Qu'on le mette hors prestement !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE MAITRE-QUEUX

LE MAITRE-QUEUX

Sa Majesté Royale est servie.

LE ROI, *à la petite fille.*

Eh ! ma mie !
Seyez-vous près de moi.

LA PETITE FILLE

Je n'y manquerai mie.

LE ROI

Vous mangerez la croûte et je prendrai la mie.
Nous boirons dans le même verre.

LE CHAT, *au public.*

Et c'est un monarque sévère
— Pour les autres, bien entendu.
Sans doute, le fruit défendu,
Un cou délicat et dodu
Sont des excuses fort précises.

Mais, s'il n'était monarque, il aurait tâté du
Jury et de la Cour d'assises.
Heureusement tout ça c'est des contes et du
Roman et ça se passe en des époques imprécises.

FIN DU MARQUIS DE CARABAS

Terris

POÈME DRAMATIQUE

A De Max.

PERSONNAGES

TERRIS, Roi.

DORRIDA, sa fille.

IZELKIR, jeune guerrier.

Terris

Aux temps archaïques. Dans un palais silencieux, une salle haute, tenturée et close. Toute la clarté venue de troncs en incendie dans la cheminée séculaire. Face tournée vers le feu, un vieil homme assis qui, peureusement, d'instant en instant, se retourne. Car, derrière lui, dissimulée par une tenture, se cache sournoisement l'unique porte de la pièce.

TERRIS (*chauffant son vieux corps transi*).

Enfin les heures sont passées,
Onéreuses pour ces contrées,
Graves pour moi
Leur roi !
Les labours ont repris les champs de corps à corps
Et les pyramides de morts
Qui verdissaient sous la haine solaire.
L'univers est las de colère.
Après les éclats et fracas, c'est le silence
Plus effroyable ; et sur les peaux
Se soulèvent de lourds rubis de pestilence,

Gemmes chues des plis des drapeaux
Que dispersent sur les yeux vifs et sur les lèvres
Les lèpres savamment orfèvres.
Je fus marqué. L'Invisible Doigt sur ma face
A dessiné des fleurs tragiques,
Des fleurs aux teintes violentes.
Mon visage a porté des ulcères, en fruits
D'épouvante.
Le soir aux heures non quiètes
Où l'alarme exagère encor les solitudes,
Où l'on sent croître l'hostilité de la nuit,
Je l'ai vue et je l'ai flairée,
Impatiente et créancière,
La mécréante et la sorcière,
La vieille guetteuse des maîtres,
La Mort.

O les mensonges de mes songes,
D'alors !
J'évoquais l'image des terres
En appétit, ouvrant des gueules
De mendiants à jeun et des yeux
Déjà propriétaires.
La glèbe emplissait mes narines ;
Des blés miraculeux sortaient de ma poitrine ;
Mes yeux étaient renés dans le pétale épars,
J'éclatais et je revivais de toutes parts ;

Et, dans le triomphal frisson de ces apothéoses,
Mon pauvre cœur rythmait la cadence des choses,
Mon pauvre cœur humain ne sonnant plus pour moi !

C'était là le spectacle issu de mes sommeils.
Mais un homme veillait,
Un médecin, une volonté.
De ses belles mains créatrices de salut
Il redressa l'arbre de ma santé,
Déjà courbe et craquant et bas sur le talus.
Il dispensa le baume et les blessures efficaces.
O mystère qui scandalise !
Pour mon corps qu'une nielle immonde fleurdelise
Un être eut des yeux de pitié.
La ferveur de son amitié
Fit pieuses ses mains comme mains d'orphelines.
Il sut les secrets végétaux
Et l'âme obscure des métaux
Et les sucs qui relèvent,
Mûris dans le silence attentif des forêts.
Il sut les savantes fissures
Par où s'évade le sang taré des blessures.
Mon front garde le souvenir de linges frais.

Régénéré de cicatrices,
Influé de plantes tutrices,
Je revis, faible encore et pourtant fort d'espoirs.

J'ai foi dans la douceur des soirs
Et des proches étés aux brises alisées.
Les campagnes d'entour me seront élysées.
Je revis, cependant qu'autour de moi, moquables,
Des vieux gagnent les lourds terreaux irrévocables.

(*On entend un bruit de rafales.*)

Juronne, vent d'hiver, mauvais bougre en colère;
J'ai foi. Tu peux sacrer, ensonnailler les routes ;
J'ai foi. Près du feu des ancêtres
Où rayonne la charité rouge des hêtres
Je chauffe ma convalescence.
Je revis. Ma santé revient d'un long voyage :
C'est un très vieil ami que j'hébergerai bien.
Bientôt, pareil au gars que sa puberté saoule,
A même la gourde de joie,
A pleines mains, à lèvres pleines,
A lèvres goulues au goulot,
La panse saisie à mains pleines,
A perdre haleine,
Je boirai.

(*Il crache dans le feu.*)

Du sang! Oh! oh! Mon sang! Je ne cracherai plus.
Il faut être avare du sang.
Le sang est précieux dont les veines sont ivres.
Je veux garder mon sang total : le sang fait vivre.
— Non. C'était un reflet des bûches
Sur un crachat inoffensif!

(*On frappe à la porte tenturée.*)
C'est Dorrida, ma fille aux yeux méchants.
(*Entre Dorrida.*)

DORRIDA

Seriez-vous mieux, vieux père ?

TERRIS

Oui, oui ! Je suis guéri, presque guéri, vois-tu.
Je fus un champ de guerre et convulsé de chocs ;
Mais j'entends le galop de l'armée victorieuse.
Je me sens chevauché d'orgueils,
D'orgueils neufs, de désirs, de vouloirs. J'ai l'ivresse
De mon sang rénové qui vibre et sollicite
Et fermente en mon corps comme un vin d'allégresse.
Réjouis-toi. Je vis, je renais, je suscite.
La route encor sera l'enclume où les sabots
De mon cheval feront la distance sonore.
Ma puissance de vivre était à peine atteinte
Et proche est son réveil qui sera fabuleux.

DORRIDA

Ah !

TERRIS

Quoi ! c'est toute ta joie !
Nul hymne de bonheur ne visite tes lèvres !
Ton cœur ne tinte pas comme un métal féru !

Tes yeux sont secs et veufs des rosées de tendresse !
Ah ? tu ne m'aimes pas — Tu te tais ?...
— Tu me hais !

DORRIDA

Que m'importe que vous viviez,
Vous qui, vive, me jetteriez, toute, aux viviers,
Vous qui pour réchauffer votre chair engourdie
Me placeriez parmi ces troncs en incendie !
Votre égoïsme monstrueux
Emplit ce palais comme un goître.
Votre rage de vivre à jamais me dégoûte.
Qui donc vous retient ? Moi, sans doute.
Mais craignez ! je suis dure et ne m'émouvrai point.
Vivez ; condensez bien votre âme en votre poing
Et crispez vos doigts gourds d'une étreinte assurée
A la rampe de la durée ;
Car si vous buttez et roulez,
Ce sera jusqu'au fond d'où nul n'est ressorti.

TERRIS (*avec véhémence*).

Fille ignoble !
Je vivrai pour exaspérer ta colère
Et que ta haine s'exagère.
Malgré toi, contre toi, je vivrai.
Je sens en moi l'essor sacré.
Tout un monde de forces vierges me soulève.
Je vivrai pour te torturer de mon regard

Et sur toi le poser comme une main de fièvre,
Ces mains dont la chaleur accuse.
Je suis ton roi. Je commande encore. Va-t'en.
Tu subiras ma guérison
Et mon reverdissement.
Mais sache, fille au cœur de fiel,
Que mon œil, maître encor des lumières du ciel,
Peut luire durement en astre-volontaire,
En Astre-Roi.

(*Il tousse violemment.*)

DORRIDA

Vous avez tort. Les rois que les quintes secouent
Et dont la fièvre encraie les joues
Ont tort de menacer dans l'alerte des toux.
Plus fous encor, les misérables pères
Qui, lorsque leur vieillesse agonise aux repaires,
Ont osé défier la haine des enfants !

TERRIS (*pris d'une angoisse soudaine*).

Toute l'âme du feu saigne dans tes prunelles !
Dorrida, ces reflets d'horreur sont prophétiques.
Oserais-tu ? Jure ici que tu n'oseras pas,
Et que jamais, au corps sacré du père,
Ne se rencontreront tes deux mains de colère,
Tes mains tragiques et troublantes,
Pâles et vénéneuses plantes.

Jure et ne t'en va plus. J'ai peur.
La porte ouverte, tout de suite c'est le froid,
Le corridor, l'alarme, l'ombre, les échos
Qui chuchotent et qui complotent et qui trament.
J'ai peur. Ne t'en va pas. Jure et reste m'amie.

DORRIDA

Adieu. La nuit qui vient plutôt vous soit amie.

(*Elle sort et laisse ouverte la porte derrière le fauteuil de Terris. Le vieux roi grelotte douloureusement comme si un froid inouï venait d'envahir la salle. La porte se referme d'elle-même à demi.*)

TERRIS (*seul*).

(*Il fait de violents efforts pour se soulever, aller fermer la porte, la verrouiller définitivement et mettre le chêne entre sa fille et lui. Mais sa faiblesse est telle qu'à chaque tentative il retombe sur son fauteuil, épuisé.*)

La porte ouverte ! Oh ! la porte, restée ouverte !
Elle me tuera. Je le sais. Cela est sûr.
Je suis sa victime éternelle.
Elle va venir le long du mur,
Doucement, le long du corridor,

A pas muets, à pas traîtres, à pas de mort,
Tout à l'heure, et son œil sera l'étoile verte,
La petite étoile mauvaise
Qui luit méchamment pour la perte
Des lourds vaisseaux au cœur rétif des océans.
— Dieux ! fermer cette porte et les verroux ! Le rouvre
Est loyal ; il peut protéger un royal
Hôte et défier qu'on le rouvre !

(*Il se laisse tomber à terre et se met à ramper jusqu'à la porte ; mais incapable de se dresser, il reste immobile et stagne.*)

Hélas ! mes forces dérisoires
Crèvent ainsi que des baudruches.
Jamais je ne pourrai jusqu'aux verroux gardiens
Hausser mon bras, ce bras qui fut sceptre et victoire.
J'entends bâiller la porte tragique ;
Je suis perdu ; je sens la rigidité
Imminente de tous mes membres sur les dalles.
Mon âme est déjà morte et je traîne un cadavre.

(*Il se dresse brusquement dans un effort suprême, touche les verroux et retombe inerte.*)

Je suis sauvé. Le vieux roi Terris est sauvé.

(*Il est repris d'un accès de toux terrible ; le froid le saisit. Il se rapproche du feu en rampant.*)

Non ! sur le corridor où l'ombre épaisse est glu,
Sur le corridor qui sera chemin de mort,
Non, je n'ai pas scellé la porte salvatrice,
Ni les charnières protectrices
Ni chevillé le rouvre fort...
C'est en moi que marche la mort.

(Il présente au feu qui flamboie ses deux mains amaigries.)

Feu, baigne ces deux fleurs de vie, agonisantes !
Feu, compagnon d'orgueil des soirs d'apothéoses,
Avive tes soleils, ouvre toutes tes roses ;
Lance un ultime éclat d'allégresse princière ;
Sois généreux de toi ; prodigue à ma poussière
La fervente dot de ta joie !
Vers mes yeux mats déjà de mort proche, rougeoie !
Feu royal comme moi, feu, prestige et miracle,
Tes lueurs d'aube et d'or m'illuminent les temps.
Je vais mourir : tes bruits grésillent de l'oracle...
Soit ; mais ton reflet clair disperse du printemps.
Les pays fabuleux luis en ton cœur m'exaltent ;
Ce sont les vrais jardins d'Hesperus : j'y fais halte
Et m'y délasse avant le grand départ et les
Etapes sans repos, sans répits, sans relais.

(Silence. On entend un pas lourd dans le corridor.)

Voici. Le pas. On vient.
Un pas a dérangé l'ombre.

Un pas a fait tinter l'ombre,
Tous les échos de toute l'ombre.
Un pas a fait scandale sur les dalles
Du corridor qui dort.
On vient vers ma vie qu'on m'envie.
On vient m'arracher à ma vie.
Le pas augmente et croît et s'approche. Il est là...
Et la porte est restée ouverte... Ah ! Dorrida.

(*Entre le jeune guerrier Izelkir.*)

TERRIS (*accroupi devant le feu, se détournant*).

Pitié !

Je suis bien le vieux que tu cherches,
Qui t'envoya vers moi ? Je ne te connais point.
D'où viens-tu ? Ton visage étonne mes prunelles.
Pitié, qui que tu sois ! Sais-tu vers qui tu viens,
Porteur probable de détresses éternelles ?
Je suis le vieux Terris, mais un roi, mais un maître.
Tu vas frapper un maître, un roi, le vieux Terris.
N'as-tu point honte et de la tristesse en ton âme ?
Quelle est cette besogne où t'assigne une femme ?
Pour mouvoir ton lourd glaive et son effort d'acier,
En crois-tu ses regards qui se croient justiciers ?
O porteur de l'épée, insigne d'âme haute,
Songe l'opprobre avant de consentir la faute !
Crains d'avilir l'éclair du fer
Au baptême onéreux de mon sang !

Crains ! Et si la vertn doit blasonner ta vie,
Rappelle-toi que nul ne citait sans envie
Ce vieux Terris que ta jeunesse outrage.
Toi qui portes le faix éblouissant des armes,
Arrête et sache bien quel je suis. Autrefois
Mon cheval a marché sur des têtes de rois.
J'ai rançonné leurs yeux de lourds trophées de larmes.
Les fronts les plus hautains ont battu de leur gloire
Les seuils de mes palais pour faster ma victoire.
Ose donc maintenant frapper ton maître et roi.
Dis que tu es.

IZELKIR

Je suis Izelkir.

TERRIS

Que veux-tu ?

IZELKIR

Je veux clouer ton âme et sa vertu,
Ta chair royale
Contre ce mur banal d'un coup de poignard sûr.

TERRIS

Pourquoi ? qui donc t'envoie ?

IZELKIR

Ta fille.

TERRIS

C'est bien. Elle est très belle et jeune ; tu la veux.
Il te faut le luxe bleu-noir de ses cheveux
Sans doute et, pour paiement du meurtre, tu tiendras
Toute sa chair captive aux fièvres de tes bras.
Sa bouche te sera salaire de tes hontes,
Sa bouche indispensable. Tu comptes
La posséder ; près des foyers incarnadins
Ou parmi l'âme des jardins,
Tu veux l'étendre ainsi qu'un mort que l'on soufflette,
Afin que sa beauté sous ton désir halète.
Dépêche alors, je supplierais en vain.
Quand ma voix serait triste à désoler les pierres,
Si l'éclat de sa chair calcine tes paupières,
Izelkir, frappe-moi, je supplierais en vain.
Mais sache au moins qu'elle te bafoue et te moque.
Quand tu rapporteras mon cœur comme une loque,
Lorsque tu reviendras vers elle triomphant
De quel triomphe !, entends son rire faux d'enfant
Menteuse, qui se joue et s'amuse à sa jupe.
Ne te fie pas à son serment :
Elle est vile, elle est lâche et ment.
Tu n'approcheras pas sa chair
Même avec une main rougie au cœur du père.
N'y compte pas. Offre mon vieux sang au vieux sol.
Jamais ses deux bras nus n'affraîchiront ton col.

IZELKIR

C'est toi qui mens, vieillard, frénétique de vie
Et fanatique de durée :
Mais la ruse est grossière et la feinte dévie.
Ta mort est assurée.
Car je veux être et serai maître du trésor
De ses lèvres et de tous les cheveux sur le corps.
Près de ton cadavre immobile,
Je m'enorgueillirai de cette chair nubile.
Pleure si te défaut la vertu de mourir,
Mais des larmes sans tain, merveilleusement vaines.

TERRIS (*lentement*).

Nul cri n'avilira mes lèvres souveraines.
Mon âme étant des âmes reines,
Je te regarderai de prunelles sereines.
Tu peux frapper ; je me résigne au mauvais sort.
Mon cœur soudain fleuri des lis noirs de la mort,
S'enchante enfin de ces bonnes fleurs parfumées
Qui gardent le repos dans leurs conques fermées.
Douce est la mort qui nous libère du penser ;
Or le prix dont tu veux te voir récompenser
N'est pas de ceux qu'il sied dédaigner. Imbécile !
Fais vite au moins. C'est si facile !

IZELKIR

Que dis-tu ?

TERRIS

Je te dis de frapper et partir ;
Cours annoncer que Terris fut martyr,
Que sa tête, en îlot ridicule, surnage
Dans la mare sanglante et classique. Je gage,
Bon Izelkir, qu'alors tu comprendras pourquoi
Quand tu m'assassinais mes yeux riaient de toi.

IZELKIR

Alors explique.

TERRIS

Non, j'ai dit.

IZELKIR

Roi, je te prie.

TERRIS

N'est-ce donc point encor l'heure de la tuerie ?
Qu'attends-tu ?

IZELKIR

Dorrida se moquerait ? Tu dis
Qu'après ta mort elle me chassera
Comme un esclave ?

TERRIS

Je le dis.

IZELKIR

Je le saurai. Vieillard, j'ai besoin de savoir
Si la fille royale osa jouer mon âme.
Je vais user d'un artifice et je saurai.
Il faut que Dorrida s'avoue.
Je vais aller quérir le butin de sa joue,
Exiger que ton sang soit soldé sur l'instant.
Si ta fille est félonne et mauvaise et menteuse
La mort ne sera pas ce soir entremetteuse.
Tu vivras ; mieux encor, ô roi ! contre sa haine
Je défendrai ta sénilité souveraine.
Mais si tu m'as menti, prends garde; je m'assure
Qu'il suffira pour toi d'une seule blessure.
Mon épée hésitante aura des coups concis
Et nul de ses éclats ne sera indécis.
Tu n'auras reculé ton heure que d'une heure...
On vient.

TERRIS

Oui, oui, ne reconnais-tu pas
Le glas décisif de son pas ?

IZELKIR

A terre, vieux. Couche ton corps sous ce manteau
Que laboure le soc suprême du couteau ;
Et pour purifier mon épée écarlate
Je la confie au feu lustral
En qui les puretés éternelles éclatent.

(Terris s'étend sur le sol, Izelkir le recouvre de son manteau où il plante son poignard. Puis il s'approche du foyer et présente la pointe de son épée qu'il regarde lentement rougir. Dorrida entre sourdement, s'approche d'Izelkir, lui touche l'épaule.)

DORRIDA

C'est fait ?

IZELKIR

Regardez.

DORRIDA

Inutile. Qu'attendons-nous ici ?

IZELKIR

Que mon épée soit blanche,
Blanche de par le feu lustral qui purifie !
Un crime l'a mouillée et souillée et rouillée.
Il faut qu'un feu royal la torde et la reforge
Pour qu'à mes doigts virils, elle puisse en lumière
Fleurir encor comme une tige de clarté.

DORRIDA

C'est bien. Qu'a dit le vieux ?

IZELKIR

Épargnez, épargnez !

Mon âme est douloureuse et triste. Vous poignez
Un cœur récent au sacrilège.

DORRIDA (*railleuse*).

N'étais-tu pas épris d'une fille de roi ?
Ta faiblesse après l'attentat te signe et jauge.
Les filles qu'il te faut s'en vont cueillir la sauge,
Le trèfle noir et la mandragore aux forêts :
Ce sont des simples cherchant les simples !

IZELKIR

Après ?

DORRIDA (*véhémente*).

Après ? Ai-je un cœur qui se livre
A qui regrette et voudrait avoir reculé ?
Il fallait revenir vers moi, saoul de sang, ivre
Et peut être... Va-t'en ; tu as mal calculé.
Dorrida n'ira point butter contre ta couche.
Ses lèvres récusent ta bouche.
Tes bras ne seront point l'alarme de son corps.
Va-t'en. Tes yeux lui sont d'insuffisants décors.
Vassal, tu t'es mépris. Seul un vainqueur de villes,
Un conquérant avec le parfum des victoires
Et les sonnailles de la gloire
Parmi des escortes serviles
Pourra poser sa main sur mon corps, m'être roi.

IZELKIR

Tu veux railler ?

DORRIDA

Je ne crois pas.

IZELKIR

Ainsi tu mentais donc, Dorrida ; tu mentais.
Il fallait un bourreau ; je t'aimais, tu me pris.
Tu riais et te promettais.
La besogne valait un tel prix.
Tu le refuses, soit. J'étais un gas robuste ;
Je pouvais frapper dru ; tu me choisis ; c'est juste.
Mes muscles te devaient cette preuve d'amour.
Aujourd'hui la tâche est finie et tu me chasses.
C'est juste. C'est si juste, ô femme, que j'atteste
Ici tous les Dieux, que je hais
Ton cœur méprisable et mauvais,
Que je me révolte et me fais
Ce conquérant vainqueur de villes
Qu'attendent tes baisers serviles.
Défends-toi ; tu seras ma proie.
Sous les fouets et sous les courroies,
Reine-Esclave, chair entaillée,
Tu marcheras morne et raillée
De tes anciens serfs qui riront
Et malement injurieront,

Fervents d'intégrales revanches,
La misère de tes chairs blanches.
Nous sommes seuls près du cadavre impur
De Terris; nous sommes complices; ce vieux mur
Sonne encor contre toi de ses haines dernières.
En cette détestable tanière
Je suis ton maître. Tu vas obéir. Voici
Qu'il se dresse, le héros !
La destinée que tu convoites et jalouses
Eclôt.
Je suis le conquérant; je te prends et t'épouse.

DORRIDA

Tu m'auras morte donc et le corps déchiré.

IZELKIR

Il n'importe ! Vivante ou morte, je t'aurai.

DORRIDA

Garde-toi : La fureur agonisante est forte.

IZELKIR

N'importe, puisque je t'aurai, vivante ou morte.

DORRIDA

(*Saisissant le couteau qu'Izelkir a planté dans le manteau qui recouvre Terris.*)

Ce couteau qui frappa mon père pourrait bien
S'enflammer de ton sang avant de luire au mien.

IZELKIR (*levant l'épée dont la pointe est incandescente*).

Voyons donc !

DORRIDA

O chevalier de trahison,
Qui pour lutter contre une femme
Que protège mal une lame
S'abrite derrière un tison.
(*L'épée la touche. Elle tombe.*)
Terris ! Terris ! rouvre les yeux !
Elargis leurs orbes joyeux.
Ton meurtrier te venge !
(*Terris se découvre, rejette le manteau et se soulève péniblement ; il parvient à s'agenouiller.*)
Vivant ! Tu mentais donc aussi !
Ah ! la femme est maudite en qui l'on n'a plus foi !
Tuez-moi donc ; je suis l'ennemie ; tuez-moi
Si vous vous concertez contre moi.
Si vous vous défiez, il est temps que je meure !
Voici vraiment sonner mon heure !

TERRIS

Et tu mourras ; ta vie était plus qu'un opprobre.

Sous les ciels fastueux comme sous les ciels sobres,
A l'Orient, à l'Occident, parmi les ères
Graves qui tôt viendront,
Les dures filles périront
Dont les âmes de sang saignèrent sur leurs pères.
Tu vas mourir et tu vas mourir de ma main.
Un fils nouveau m'est né qui sera roi demain.
Je l'adopte et lui lègue avec tous mes domaines
Le poids de mon vouloir aux destinées humaines.
Toi, tu vas expier par le fer et le feu.

(*Il présente de nouveau l'épée à la flamme.*)

O feu, chauffe l'effroi de la lame hautaine !
Elle va se souiller d'un sang vil, du sang lourd
D'un être de mensonge et d'orgueil sans amour,
Fer, sois le pur rosier des roses de ma haine !
Près de toi, resteront, seuls pour te susciter
Des hommes douloureux dignes de te porter
Mais tristes à jamais des besognes de sang
Où leur cœur contraignit ton rire éblouissant.
Pardonnez, fer loyal et feu mystérieux,
Que vos complicités en mort s'appesantissent
Sur cet être de mal, sur l'être injurieux !
Car vos clartés sont ouvrières de justice !

FIN DE TERRIS

Le Sommeil dominical

FANTAISIE DRAMATIQUE POUR OMBRES CHINOISES,
JAPONAISES OU CORÉENNES

A Octave Mirbeau.

Le Sommeil dominical

L'IMPRESARIO *bonimente :*

Mesdames et Messieurs,

Voici du taillis, du fourré, du buisson et puis voici un individu long, très long, allongé peut-être, qui sait? par les tiraillements de l'existence, qui dort comme un bienheureux, c'est-à-dire comme seuls les malheureux savent dormir — quand ils dorment. Dommage tout de même qu'il ait le somme aussi sonore et vocalise du nez. Ce ne peut être qu'un poète pour rythmer ainsi jusqu'à ses repos et scander ses rêves de la sorte.

En effet, ô hasard, ô souplesse de la transition, ô subtiles prémisses du dramaturge, l'individu ainsi chu et de tout son long vautré dans l'herbe, est un poète qui meudonne ou chavillise un dimanche. Il profite de sa liberté pour rattraper son déficit hebdomadaire d'oxygène; car, poète à ses heures, il est bureaucrate à ses jours et — à la Guerre ou aux Finances, à moins que ce ne soit aux Cultes — Guerre qu'il

ne guerroiera jamais, Finances qu'il ne palpera jamais, Cultes qu'il ne cultivera jamais, pour son personnel compte — il burelle, de 9 à 6, sans autre trève que la dominicale, des choses inexorablement bureaucratiques. En attendant qu'en ce bois, car le décor est sylvestre en même temps qu'estival, vienne le rejoindre sa jeune amie Rayon de Lune, qui pour l'instant, en matinée, lève, quarte, sa jambe droite, au Moulin-Rouge, dans une équipe chorégraphique et fait concourir le quillon de son petit pied à la formation d'un faisceau crural — en attendant, dis-je, Mesdames et Messieurs, que vienne cette jeune et gente et obligeante personne, dont il est le gigolo, le rejoindre, ce poète ronfle son sommeil, petit de la terre. Et comme il a l'imagination très verveuse, mousseuse et quasiment champanisée, il se raconte, au long de cette ronflée un tas d'histoires plus ou moins personnelles au défilé de quoi nous allons indiscrètement vous faire assister.

Sachez donc, dames et sieurs, que les différents tableaux que s'apprêtent à former, pour distraire vos loisirs, nos ombres chinoises, japonaises ou coréennes, sont des successions d'images sans aucune espèce de réalité — des planches cérébrales — les visions somnolées de ce poète

étendu sur l'herbe ou, s'il vous plait, le déroulement kaléidoscopique des rêves susceptibles de hanter la cervelle d'un bureaucrate poète, à Meudon ou à Chaville, au cours d'un sommeil dominical.

(L'impresario sourit d'un air satisfait.)

(Musique de scène.)

PLANCHE N° 1

L'IMPRESARIO : *Rêve bien ordonné commence par soi-même; notre poète, dont les rêves excellent d'ordonnance, s'évoque donc soi-même, tel qu'on le peut voir, six jours durant, à la Guerre, aux Finances ou aux Cultes, les bras manchonnés de lustrine prophylactique.*

L'IMAGE QUE LE POÈTE A DE LUI-MÊME *parle :*

Je suis moi, moi qui me promène
Dans le square de mon cerveau.
Holà! que vivre me surmène!
Ce n'est pas gai d'être un cerveau
Qui vaut
Sans conteste, ni métaphore
Mieux que ne vaut
A peu près tout ce qui phosphore
Aux boîtes crâniennes humaines!
Pas gai, pas gai!
Encor qu'il soit distingué
D'être même un fatigué
Cerveau.
Je suis sur un bureau le monsieur qui burine
Et qui, rare de lustre, est fréquent de lustrine.
Tristesse de la vitre en mal d'être vitrine!
Ah! nos d'autrefois

Autres fois !
Ah ! les jeûnes,
Des temps où nous étions jeunes !
Ah ! tous les livres que nous lûmes
Et les rêves que nous élûmes
Alors
Que nous préférions Laure à l'or.
Epoque épique où nous valûmes !
Depuis, depuis,
Les tristes Vérités ont giclé de leurs puits
Et les dossiers m'ont dégoûté de mes volumes ;
Et l'ennui m'est venu des plumes
Qu'elles tiennent du fer ou procèdent de l'oie.
Leurs becs ont lacéré, prométhéen, mon foie
Et déchiré toutes les joies,
Virevoltant en volutes,
O Muses, par qui vous me plûtes !
Flûtes, flûte !
Le sol est triste et dolent l'ut !

Où sont les lieds et les cantates ?
O mémoires !
O grimoires !
Sous qui succombent les armoires,
Combien, combien vous me coûtâtes !
Ah ! s'il ne fallait pas se nourrir de patates !

Et me voilà grattcur de papiers officiels,
Quand il rit des taillis et quand il luit des ciels
Où le printemps s'ébat avec des airs d'esclandres,
Quand gaminent des vents jolis, des brises tendres
Et que tous les ruisseaux s'arabesquent en des méandres
Zut! ah! que zut!
Le sol est triste et dolent l'ut!

(Il rentre dans ses lobes.)

PLANCHE N° 2

L'IMPRESARIO : *Tout naturellement, sa tristesse se concrétise sous l'aspect éminemment désagréable du dernier huissier qui le saisit, vendit et dégîta.*

L'HUISSIER *prononce :*
(avec un mépris indicible.)

Imbécile !
Tricher, voler, est si facile !
Rester honnête à la Brutus
Est si fossile !
Il s'évertue à des vertus
Moisies
Et, non moins que périmées,
Démodées,
Ce gigogneur de poésies,
De choses plus ou moins rimées,
Sonnées, balladées, odées !
Ah ! Dieu ! qu'il est peu dans le train !
Qu'il retarde ! qu'il est nigaud !
Que n'exalte-t-il en quatrains
Vos saveurs, savons du Congo !
Il s'en tirerait tout de go,
Et s'éviterait l'embargo,
Mis sur, à l'instar des Ménippes,

Ses plus qu'arachnéennes nippes !
Mais non ! monsieur a du principe
Et la fait à la dignité
En vérité !
A nous, les lois du municipe !
Ménageons-lui donc un sort
Saur !

(Pour faire plaisir à la rime, il sort.)

PLANCHE N° 3

L'IMPRESARIO : *Un contraste archangéliquement simple entre cette personne abhorrée et une qui serait aimable fait issir de la cellule nerveuse où elle se tapissait, l'image séduisante de la chorégraphique Rayon de Lune.*

L'IMAGE DE RAYON DE LUNE *déclare :*

Il fait meilleur à Meudon
Mêm' que rue Cambon !
Ah ! mon fils, qu'il fait bon donc !
Ah ! mon fils, qu'il fait donc bon
Ici.
J'aim' les chos' qui sent't bon
Et j'aim' pas les chos' qui s'fanent,
Ni les gens qu'ont du souci !
J'aim' aussi
Monter sur les ânes
A Montmorency !
(Elle désigne le poète endormi.)
Le petit dadais fait dodo !
Ah ! il est joliment fadé !
Il a bon dos
Le grand dadais !
Il s'imagine que je l'aime !
Poème ! Eternel poème !

Qui j'aime?
D'abord les gâteaux à la crème,
Et puis il faut que je m'amuse.
Là, savez-vous quelle est ma muse,
Pour lors, depuis la mi-carême?
Il n'est pas moutardier papal!
Il ne porte pas le Saint-Chrême!
C'est un garde municipal!
Moustachu, d'aspect principal!
Il a l'air si piquet, si pal
Que de suite j'en fus camuse!
Ah! l'amour de municipal!
Il est charmant et de service au Moulin-Rouge!
Il rappelle, oh! en mieux, Patykarus Iarko!
Ah! Dieux! ne jamais voir shakoer son shako
Sur un mont qui n'étant plus *martre*, serait *rouge!*

(Désignant le poète.)

Comme il a chaud! il faut que je l'évente un peu!
Il est jaloux ainsi qu'un tigre du Bengale.
Est-il bête! non, mais! est-il bête! grand Dieu!
L'un n'empêche pas l'autre à nos cœurs en fringale!
Il n'est fidèle que frugale!
Le brelan est un très beau jeu!
Et puis la jalousie est une étrange gale!

PLANCHE N° 4

L'IMPRESARIO : *La jalousie du dormeur fait des siennes. Il s'évoque comme rival son propre chef de bureau ; simple prétexte sans doute à le détester davantage.*

Scène : RAYON DE LUNE, LE CHEF DE BUREAU.

LE CHEF

N'êtes-vous pas Rayon de Lune ?
De quelle Lune ce rayon ?
Ah ! que m'a rayé ce rayon
D'une rayure inopportune !
Sandaraqueur, taille-crayons,
Hélas ! j'ai miteuse fortune !
Je vous l'offre toute, ô Rayon,
Rayon venu de quelle Lune !

RAYON DE LUNE (*à part*)

Encor que décoré que ce corps est comique !
C'est peut-être un larbin, c'est peut-être un huissier.
(*Haut*)
Dites-moi, qu'êtes-vous ?

LE CHEF

Vous voyez ! officier !

RAYON DE LUNE (*haut*)

Ouais !

(*A part*)

Pour être officier, il est bien anémique !

LE CHEF (*se carrant*)

Je suis du mess des officiers académiques.

RAYON DE LUNE

Grand bien vous fasse ! Or ça, sieur, que me voulez-vous

LE CHEF (*s'exaltant*)

Vous !

RAYON DE LUNE

Moi ? moi-même ?

LE CHEF

Vous-même !

RAYON DE LUNE

Moi ? Moi ?

LE CHEF

Vous ! Vous

RAYON DE LUNE

Il est fou, il est fou, fou, fou, fou, fou, fou, fou.

LE CHEF (*lyrique*)

Pas du tout, pas du tout, pas du tout, pas du tout.
Je vous veux et, vous voulant, veux un rendez-vous
Où
Je me puisse traîner à vos jeunes genoux,
Où
Nous puissions devenir on ne peut plus époux.
Ah! les doux! les futurs doux
Instants où l'on sera saouls
D'être sens dessus dessous!
Ah! ah! Hi! hi! Ho! ho! petit rayon, je veux
Pour y râler que tu me prêtes tes cheveux
Dont l'odeur m'incendie ainsi que des épices!
(*Posément*)
Justement, par un sort que j'estime propice,
Ma femme a dû partir chez son oncle Sulpice.
Je suis libre et puis donc t'offrir de partager
A l'heure dite du berger
Ma couche accoutumée à ne plus héberger,
Dans la blancheur conjugale de ses draps rêches,
Que des angles poignants et des contours revêches.

RAYON DE LUNE

Si bien je vous comprends, vous voulez, cette nuit...

LE CHEF

Que tu me sois compagne et m'ôtes cet ennui;

Qui, plus cruel et dissolvant que les picrates,
S'accumule parmi le cœur des bureaucrates.

RAYON DE LUNE

Seras-tu généreux ?

LE CHEF

Comme un oriental.
Je te veux écraser d'or gouvernemental
Et même, en souvenir du plaisir que nous prîmes,
Quand j'en aurai, je t'abandonnerai mes prîmes.

RAYON DE LUNE

Ah! Don Juan, bandit!

LE CHEF

Petite biche!
Dis, est-ce dit?

RAYON DE LUNE

C'est dit! Ça biche!
Chiche
Qui s'en dédit!

(Pas de cancan.)

(Le chef de bureau enthousiaste improvise en l'honneur du quadrille naturaliste une ballade que notre poète a composée autrefois en l'honneur de Rayon de Lune et dont il se souvient fort à propos pour en faire cadeau à son chef.)

Ballade du quadrille naturaliste.

Foin des filles en rang d'oignons
Dont la pudeur est mohicane !
Leurs jambes sont donc des moignons?
Nulle ne vaut, qui ne cancane.
Est mazette celle qui cane,
Car la gosse n'est bien qu'arquant
Tous ses tarses en bec de cane.
Qui n'ose cancan est carcan.

Pour moissonner les clairs pognons
Des gentlemen retour de Cannes,
Il n'est que les vermeils trognons
Du quadrille où tant l'on boucanne.
Rayon d'or en râfle plus qu'Anne
A faire le grand écart quand
L'admire toute la gent khane.
Qui n'ose cancan est carcan.

Rayon de lune continuant :

Et jamais nous ne rechignons.
Nous travaillons sans coups de canne.
Quand nous nous crêpons le chignon,
Les mots sifflent en sarbacanes.
Nos psychiques sont sans arcanes.
Zola, des Rougon-Macquart khan,

Envierait telle qui ricane.
Qui n'ose cancan est carcan.

ENVOI

Filles et gens du chicard camp,
Près nous jamais l'on ne chicane.
De la Butte jusqu'en Toscane
Qui n'ose cancan est carcan.

(Le chef de bureau s'éclipse en chahutant. Rayon de Lune reste seule et s'assied.)

PLANCHE N° 5

L'IMPRESARIO : *La danseuse vieillit, vieillit étrangement et peu à peu, par une conversion miraculeuse, se trouve être la maman du poète.*

LA MAMAN *parle :*

C'est parce que tu es plaintif que tu m'évoques,
Méchant qui m'oubliais, mon pauvre pauvre gas !
Que de dégoûts ! que de dégâts !
Tes habits, ton cœur sont en loques !
Nul ne prend soin de toi, nul ne t'aime ! pardon,
Pardon de n'avoir point déserté ma province
Pour parer à ton abandon.
Moi qu'en toi si souvent une autre image évince,
Me voici, mon petit, mon faible... qu'as-tu donc ?

(L'image s'évanouit.)

PLANCHE N° 6

L'IMPRESARIO : *En s'apitoyant sur sa misère, le poète évoque tout naturellement l'image de la mansarde où il fuma tant de scaferlati ordinaire en l'honneur des Muses. Il se revoit monologuant, un soir de gel, sous la lampe charbonneuse.*

LE POÈTE *soliloque en fumant :*

Il convient savourer les feuilles de Nicot
Lorsque l'on n'a que de l'eau pure pour Clicquot.
Ça donc, que je serais un Van der Bilt fantasque
Si mon manchot de frac avait plus d'une basque,
Mon portefeuille d'autres feuilles que du job,
Et si je n'étais pas aussi jobbeux que Job !
Fumons et procréons ; n'ai-je point du génie ?
Tout poète appartient à l'embryogénie.

(Ici le poète se souvient qu'il entendit en lui des choses confuses qui ressemblaient — autant que cela est imaginable — à des voix éventuelles de personnages de roman ou de comédie.)

Par la mort ! il me semble qu'on me parle en moi !
Ma paresse native en conçoit de l'émoi.
O plume de feue oie, impatiente d'encre,
L'on peut être un oisif et n'être point un cancre !
Je ne veux pas que mes loisirs soient estampés !

Laissez-moi, messieurs mes héros, fumer en paix.
Hola! encor quelqu'un à la voix embryonne!
Encore un vibrion qui vibre et vibrionne!
Assez! je ne suis pas à vos ordres, mais bien
Vous aux miens, Ludovic, Eusèbe ou Félibien,
Et ferai, s'il me plaît, votre psychologie
Quand j'aurai vaporisé toute la régie.

L'AMANT DU ROMAN ÉVENTUEL

Monsieur! procréez-moi! je voudrais voir le jour!

LE POÈTE

Le jour! joli cadeau! La terre, gai séjour!
Rien ne vaut le néant, vois-tu. La France est lasse
Et tous les cœurs bien nés baignent dans la mélasse.

L'AMANT DU ROMAN ÉVENTUEL

Cependant vous m'aviez juré que je serais.
Le soleil me devait un faisceau de ses rais.
Déjà mûrissait une femme
Idéale à qui je devais donner des morceaux d'âme.
Nos soupirs fatiguaient les nuits.
Ses mains avaient le don d'endormir mes ennuis
Et, de bons procédés doux échange, mes lèvres
Avaient le privilège d'apaiser ses fièvres.
Que nous nous disions donc de choses au balcon!
Que je ténorinais et qu'elle était falcon!

LE POÈTE

Voilà donc pour quel fade et fâcheux cataplasme,
Imbécile, tu veux quitter ton protoplasme?

L'AMANT DU ROMAN ÉVENTUEL

Oui, mon cher, je m'ennuie et veux être actuel,
Il me navre à la fin d'être si virtuel!
De ton cerveau jupitérien fais que je gicle!

LE POÈTE

Zut! tu ne naîtras pas! tu n'es qu'un sot article.

(La vision disparaît.)

PLANCHE N° 7

L'IMPRESARIO : *Le mot* article *évoque au dormeur une visite qu'il vint faire au Grand Critique pour lui offrir son premier et unique volume de vers.*

Scène : LE POÈTE, LE GRAND CRITIQUE.

LE POÈTE

M'sieu l'critique, écoutez-moi donc!
V'là des vers bien faits et pleins d'élégance!
M'sieu l'critique, écoutez-moi donc!
V'là des vers qui f'ront fureur à London.

LE GRAND CRITIQUE

Non, monsieur, je n'vous écout' pas!
Je n'lis plus les vers depuis mon enfance.
Non, monsieur, je n'vous écout' pas,
Fichez-moi la paix! C'est l'heur' de mon repas!

LE POÈTE

M'sieu l'critique, écoutez-moi donc!
C'sont des vers spéciaux qui veul't dire quelqu'chose.
M'sieu l'critique, écoutez-moi donc,
Fait' leur un' petit' plac' dans vot' grand feuilleton.

LE GRAND CRITIQUE

Non, monsieur, je n'vous écout' pas.
Mes lecteurs ne s'plaisent qu'aux machin'en prose.
Non, Monsieur, je n'vous écoute pas,
Le critiqu' n'parle pas quand il n'palpe pas!

(Ils se volatilisent)

PLANCHE N° 8

L'IMPRESARIO : *Le poète qui n'a pas un sol, vaillant ou pusillanime, se voit pour conquérir la gloire dans la cruelle nécessité de s'approprier le numéraire d'autrui. Cette pensée évoque instantanément dans son esprit bien français l'image nationale du gendarme. Mais, ô stupeur, ce gendarme est un gendarme lyrique, un bon gendarme dont les bottes légendaires doivent avoir été taillées dans le même cuir que les féeriques qui faisaient sept lieues à l'enjambée.*

LE GENDARME

Ça, faut-il que je verbalise
Contre ce monsieur sans valise?
Sied-il?
Oui.
Je suis un gendarme subtil,
Paradoxal, mais d'aujourd'hui,
Un hérétoclite Pandore,
Dont le cœur maréchausséen d'amour se dore
Et qui se ravit qu'on l'adore!
Il convenait que je parusse!
Je suis imbu de romans russes!
(Considérant le poète endormi.)

Cet habit n'est point de l'elbeuf!
Cet homme a plus mangé de vache que de bœuf,
Et de vache enragée, oh! que de vache amène.
Décidément c'est la Providence elle-même
Qui m'amène.

(Au dormeur.)

Mon garçon, tu me paraîs mûr pour les cachots
Où sans doute on ne vous sert point de mokas chauds
Ni de babas au malvoisie
Mais où tu mangeras pour le moins à ta faim
Enfin!
Et pourras à ta fantaisie
Sécréter de la poésie
Sans t'affoler de la saisie
Proche
Ni redouter toutes les autres anicroches.
La prison est un lieu charmant
Et qu'on lapide de reproches,
Bien souvent sans discernement.
Paterne est le gouvernement,
Le gouvernement est paterne,
Qui en fait virer la poterne
Sur ses fils dans le dénûment,
Qui n'ont au sot loto d'une existence terne
Gagné ni quine ni quaterne.
Il leur procure la lanterne,
L'eau, le feu, l'air et l'aliment.

C'est un lieu discret et charmant
D'être tant à l'abri des hommes!
On y peut piquer d'exquis sommes,
Se ficher d'acquérir des sommes;
On y peut, si l'on a du diabolique au corps,
Tenter entre les rimes riches des records,
Sans redouter l'apparition des récors.
De toutes les villégiatures commodes
C'est de beaucoup la plus commode.
Tu verras, à l'abri des sergots et des codes,
Comme on a l'esprit libre à lyriser des odes!
Crois-moi; tout bon poète aime le violon
Où l'on flemme, où l'on peut passer sa vie au long!
Rien pour ta gouverne mentale
Ne te vaudrait la paille gouvernementale!

(Il l'emmène tout uniment.)

PLANCHE N° 9

L'IMPRESARIO : *Mesdames et messieurs, en voici bien d'une autre. Il paraît que toutes ces histoires-là sont de simples blagues. Le poète que vous avez vu allongé dans l'herbe et savourant son hebdomadaire repos va reparaître dans un instant en habit rouge, mauve ou gris-perle, à revers éclatants (les seuls revers que désormais il puisse connaître, paraît-il), orné d'un gardénia ou d'une orchidée, enfin monsieur très éclaboussant!*

Le voici.

LE POÈTE *déclare :*

Or tout ça, ce sont des rengaines, messeigneurs!
Le critique et l'huissier ne sont plus mes saigneurs.
Le poète miteux est d'essence baderne;
Moi. je crésuse, étant le poète moderne.
J'ai su faire un Eden de ces temps infernaux
Et je gagne ma vie au cœur des grands journaux.
Oui, j'ai poignon sur poche et j'ai pignon sur rue.
L'époque ne m'est plus revêche ni bourrue.
Le public, malgré les sales cafés qu'on sert,
Ne voulant plus aller qu'aux seuls cafés-concerts,
Je rythme des refrains cochons pour les divettes
Et spécule sur les gants-caleçons d'Yvette.

Je suis très de mon temps et mon temps n'est pas dur.
J'exploite l'or stellaire et les mines d'azur.
L'Etat fait gibouler sur nos jaquettes almes
L'averse des rubans et la grêle des palmes,
Nous sommes désormais puissants comme des rois
Et c'est en un sens neuf que nous portons nos croix.
Donc, bons seigneurs, chrétiens, protestants ou lévites,
Ce sont de vieux clichés sans valeur que vous vîtes.
Nous jouons à la Bourse ; on nous cote au Parquet
Et je serai nommé prince au prochain Banquet.

L'IMPRESARIO : *Sur cette bonne pensée, le poète sursaute et se réveille. Le jour inonde son sublime cerveau et met en déroute les ombres chinoises, japonaises ou coréennes et les spectateurs par surcroît.*

FIN DU SOMMEIL DOMINICAL

TABLE

LE MARQUIS DE CARABAS, CONTE LYRIQUE-BOUFFE..... 5
PROLOGUE..... 9
ACTE PREMIER..... 11
ACTE DEUXIÈME..... 63
ACTE TROISIÈME..... 117

TERRIS, POÈME DRAMATIQUE..... 179

LE SOMMEIL DOMINICAL, FANTAISIE DRAMATIQUE POUR OMBRES CHINOISES, JAPONAISES OU CORÉENNES. 205

SEP 1 1921

IMPRIMERIE LÉON FRÉMONT
A ARCIS-SUR-AUBE (AUBE